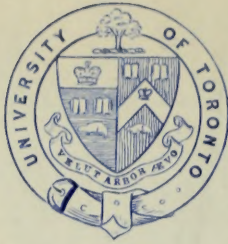


L  
B6693pa

Bødtker, Adam Trampe  
Parténopeus de Blois

B6693 pa



PRESENTED TO

THE LIBRARY

BY

PROFESSOR MILTON A. BUCHANAN

OF THE

DEPARTMENT OF ITALIAN AND SPANISH

1906-1946

# PARTÉNOPEUS DE BLOIS.

ÉTUDE COMPARATIVE DES VERSIONS  
ISLANDAISE ET DANOISE

PAR

A. TRAMPE BÖRGER.

*made*  
(VIDENSKABS-SELSKABETS SKRIFTER. II. HIST.-FILOS. KL. 1904. No. 3)

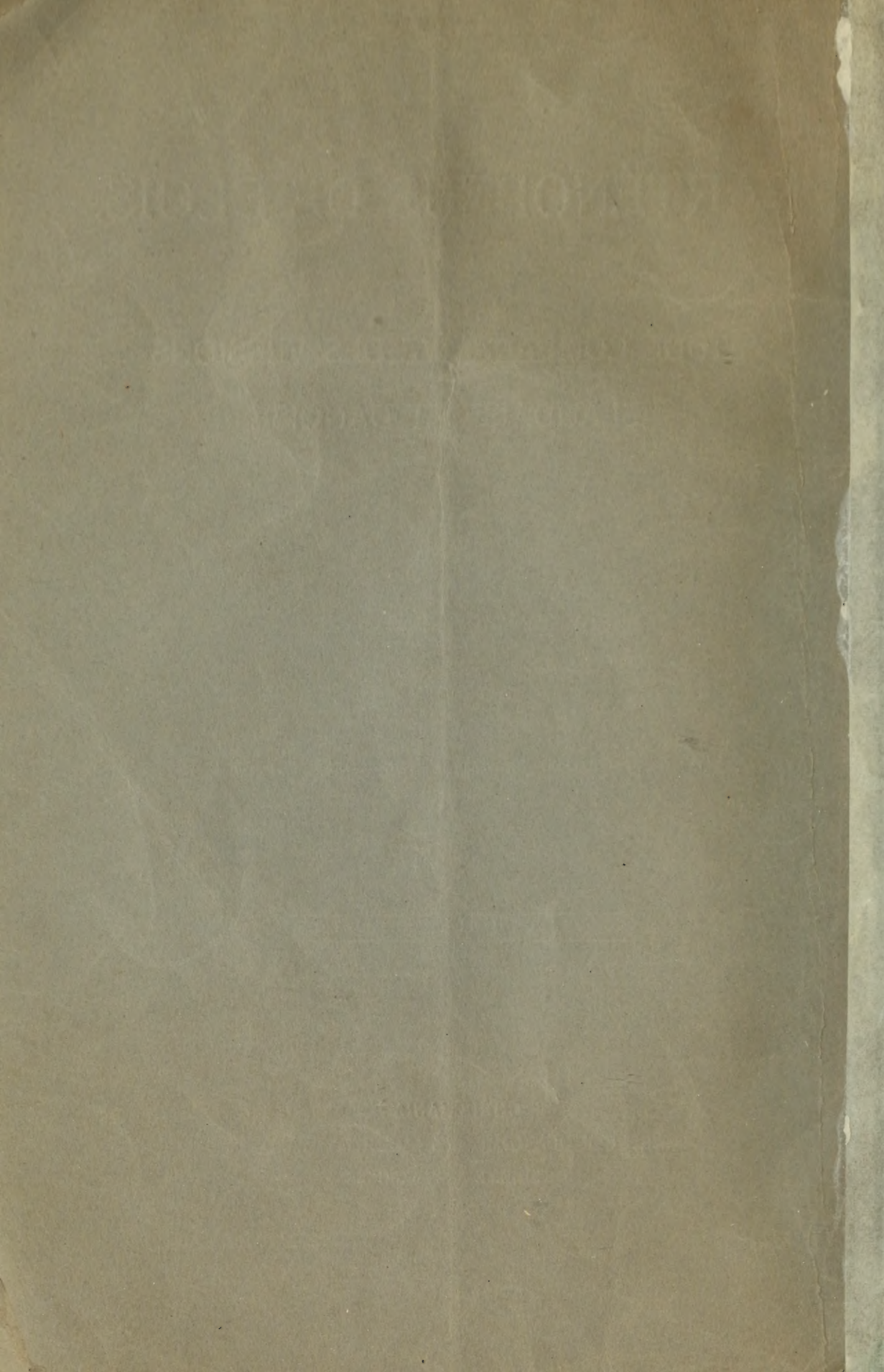
UDGIVET FOR HANS A. BENNECHES FOND

CHRISTIANIA

EN COMMISSION CHEZ JACOB DYBWAD

IMPRIMERIE A. W. BRØGGER

1904



L  
B6693pa

*Hommage Milton A. Buchanan  
hommage amical  
A Trampe Bødtker.*

# PARTÉNOPEUS DE BLOIS.

ÉTUDE COMPARATIVE DES VERSIONS  
ISLANDAISE ET DANOISE

PAR

<sup>dam</sup>  
A. TRAMPE BÖDTKER.

(VIDENSKABS-SELSKABETS SKRIFTER. II. HIST.-FILOS. KL. 1904. No. 3)

UDGIVET FOR HANS A. BENNECHES FOND

490441

22.4.49

CHRISTIANIA

EN COMMISSION CHEZ JACOB DYBWAD

IMPRIMERIE A. W. BRØGGER

1904

2033

Fremlagt af Prof. Dr. Joh. Storm i den hist.-filos. Klasses Møde  
d. 16de September 1904.




A LA MÉMOIRE

DE

M. GASTON PARIS

EN SOUVENIR DES DERNIÈRES LEÇONS

DU MAÎTRE.



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Toronto



## Aperçu de toutes les versions.

### *Groupe Y.*

(Le roman commence en France.)

#### 1. La version française<sup>1</sup>.

Les manuscrits :

Nr. 2986 Bibl. de l'Arsenal, Paris. (Partonopeus de Blois, 2 vol., édité par Crapelet, Paris 1834).

Nr. 113 Bibl. de Berne.

Nr. 19152 fr. Bibl. nationale, Paris (ancien ms. de S<sup>t</sup> Germain).

Nr. 368 fr. Bibl. nationale, Paris. (P).

Nr. 207 Bibl. de Tours. (T).

Nr. 7516 fr. Nouv. acq. (From the Library of the Earl of Ashburnham, App. Nr. CLXV). Bibl. nationale, Paris.

Nr. 792 fr. Bibl. nationale, Paris, deux feuilles de garde comprenant 550 vers. (F).

Cheltenham, Bibl. de Sir Th. Phillipps, comprenant 189 vers. Publié par Paul Meyer, Not. et Extr. des M. S. S. de la Bibl. nat. etc. XXXIV, 1<sup>o</sup> partie p. 219—224.

#### 2. La version allemande:

Konrads von Würzburg Partonopier und Meliur, publié par Karl Bartsch, Vienne 1871<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Paulin Paris: Les manuscrits français; E. Pfeiffer: Ueber die Handschriften des Part. de Blois, Marburg 1885 (Stengel: Ausg. u. Abh. rom. Phil. XXV); M. Kawczynski: Parténopéus de Blois, poemat francuski z wieku XII, dont je ne connais que l'extrait que l'auteur en a donné dans le Bull. Int. de l'Ac. d. Sciences de Cracovie, juillet 1901, cf. les remarques ib. février et octobre 1902; W. Förster, Lit-blatt f. germ. u. rom. Phil. 1902, 28—33; G. Gröber, Grundriss II<sup>1</sup>, p. 586.

<sup>2</sup> H. van Look: Der Partonopier, Thèse de Strasbourg 1881; Kölbing: Ueber die verschied. Gestaltungen der Parton.-Sage, German. Studien, Suppl. Germania II, Vienne 1875.

### 3. La version néerlandaise:

Parthonopeus van Bloys, publié en dernier lieu par A. van Berkum, Groningue<sup>1</sup>.

### 4. La version anglaise:

The Old English Version of Partonope of Blois, from M. S. S. in Univ. College Libr. & the Bodleian at Oxford, by Rev. W. E. Buckley. Printed for the Roxburghe Club. Londres 1862<sup>2</sup>.

### 5. La version italienne:

Cantare de lo Bel Gherardino, publié par F. Zambrini, Bologne 1867. Le ms. date de 1392. L'éditeur attribue le poème à A. Pucci, opinion confirmée par M. d'Ancona et acceptée par M. Casini (Grundriss II<sup>3</sup>, p. 122)<sup>3</sup>.

Les savants qui se sont occupés de Parténopeus ne paraissent pas avoir fait attention à cette version qui, en somme, n'est pas plus libre que le roman de M. Couchu auquel on a vraiment fait trop d'honneur. Le poète ne s'en tient pas strictement à ce que «il libro dimostra». L'introduction surtout n'a rien à faire avec le roman de Parténopeus. Le compagnon d'armes du héros accompagne son maître, même lorsque celui-ci pénètre pour la première fois dans le palais enchanté. La pièce espagnole de Partinuples a, par hasard, inventé le même trait.

Le thème de la libéralité du héros, plus amplement développé, rappelle les poèmes de Lanval, de Graelent etc.; Gherardino reçoit de son amie un gant enchanté qui lui fournit le moyen de satisfaire à tous ses désirs; le gant perd son pouvoir au moment où, enfreignant la défense de son amie, Gherardino révèle à sa mère le nom de la Fata Bianca. C'est là un trait très répandu dans les cycles de Psyché et de Mélusine, conservé dans plusieurs contes italiens<sup>4</sup>. Le poète emploie encore l'ancien thème de faire apparaître son héros aux trois journées du tournoi sous trois armures de couleurs différentes.

Le fond du récit appartient cependant au roman de Parténopeus, et le poète en a même fidèlement conservé beaucoup de détails.

<sup>1</sup> Thèse (Leyde) du même auteur, Groningue 1897.

<sup>2</sup> Felix Weingärtner: Die mittelenglischen Fassungen der Partonopeussage, thèse de Breslau 1888; Kölbing: Beiträge zur vergl. Geschichte der romant. Poesie u. Prosa d. Mittelalters, Breslau 1876.

<sup>3</sup> M. Warnke, Lais de Marie de France p. CXV, cite d'après M. Schofield (Publ. Mod. Lang. Assoc. of America XV) une édition de M. d'Ancona, Bologne 1870. Ces deux travaux ne me sont pas accessibles.

<sup>4</sup> E. Cosquin, Contes de Lorraine,

1. XXII. Molto fur ben serviti a quella cena,  
 Ma non vedien sergenti nè scudieri.  
 E poi, istando in così fatta mena,  
 Avevan sopra ciò molti pensieri,  
 Onde ciascun di lor ne stava in pena.  
 E quasi non mangiavan volentieri.  
 E quando ebben cenato, e' ritornarono  
 Al fuoco, donde prima si levarono.

La Fata Bianca connaissait les sept arts (cf. Crap. v. 4581); la rencontre avec la dame, le réveil, les plaisirs du héros sont décrits d'une façon sommaire, mais à peu près comme ailleurs.

1. XXXII. Et una notte si gli risovenne  
 Della sua gente e della sua contrada . . .  
 E' con temenza alla donzella disse  
 Che le piacesse che si dipartisse.

De retour dans son pays, il cède aux tentations de sa mère. Les richesses disparues, il sort tristement de la ville, monté sur son ancien roncín. « Mon ami, dit-il à son compagnon, que ferons-nous sans argent et sans vivres? » — « Eh bien, répond philosophiquement Marco Bello, a quella dama ancor ci ritorniamo ».

Chemin faisant, ils ont la malchance de tomber dans un fleuve. Apparaît une demoiselle dans un bateau. Elle appelle Gherardino par son nom. « Je suis, dit-elle, la sœur de la dame qui t'aime ». Elle l'emène à « una rocca che era in mar ». Gherardino entre dans une barque « pour se laver » et disparaît, tandis que la demoiselle se rend chez la Fata Bianca qui se laisse assez vite attendrir. Elle retourne ensuite à son île. Voyant que Gherardino a disparu, elle reprend avec Marco Bello, à qui elle accorde toutes ses faveurs, le chemin du château.

En attendant, Gherardino arrive à Alexandrie. Le soudan le fait mettre en prison. La reine, avertie de la beauté du prisonnier, en fait d'abord son domestique, puis son amant.

Voyant que Gherardino ne revient pas au temps fixé, la Fée déclare qu'elle veut se marier. Le soudan part pour le tournoi; Gherardino obtient congé et reçoit de la reine trois chevaux et trois armures.

Du haut du balcon la Fée blanche regarde le tournoi. Gherardino vient combattre le vaillant soudan.

2. XXXIV. Et tal colpo gli diè sopra lo scudo,  
 Che'l fe a terra del destrier cascare.

Vainqueur de la première journée, Gherardino se retire, sans faire connaître son nom. Il en est de même du deuxième jour. La Fée blanche ne peut pas dormir de la nuit: Le chevalier serait-il son ancien amant? Le troisième jour, le soudan se distingue, comme toujours, au commencement du combat. Il veut donner la Fée blanche à un sien neveu (confusion d'Armant et du soudan). La dame, qui a peur d'épouser un païen, fait des vœux pour le chevalier. Gherardino attaque le soudan.

2. XLV. E co la lancia in tal modo l'aggiunse,  
 Che il fe cadere in su la terra dura.  
 E qui ismonta[ndo] di franchezza giusto,  
 E' taglioli la testa de lo'nbusto.

Gherardino est proclamé vainqueur.

2. XLVII. Po' c'a la Fata ebbe dato l'anello,  
 Gran festa fae che l'æe ricognosciuto.  
 E la serocchia diede à Marco Bello.  
 Et à lo sempre con seco tenuto.  
 E quella del Soldan diede a un donzello  
 Di grande legnaggio, cortese e saputo.

### *Groupe Z.*

(Le roman commence en Grèce).

#### **1. Les versions espagnole et catalane.**

Je renvoie pour les nombreuses éditions du roman castillan en prose à Brunet et à Gayangos (Bibl. aut. españolas, Libros de Caballerías, Tome 40, p. LXXXI.

L'édition réputée la plus ancienne s'intitule:

Libro del esforçado cavallero conde Partinuples que fue emperador de Constantinopla. A la fin: Fué imprimida la presente istoria en la muy noble villa de Alcalá de Henares por maestro Arnao Guillen de Brocar, e acabose á XXI (ainsi Gayangos, Brunet: XVII) dias del mes de noviembre del año de mil et quinientos y trece años. 4<sup>o</sup>: letra de Tortis (Catalogue Debure, nr. 944).

La Bibl. Mazarine possède un exemplaire fort rare de l'édition de 1526, selon toute vraisemblance la plus ancienne qui existe maintenant: Libro del muy noble y esforçado caullero el Conde Partinuples. E de las grandes auēturas que passo: por alcançar el Ymperio de Costantinopla. A la fin: Acabose el presente libro del conde Partinuples enla muy noble & muy leal ciudad de Toledo / por Miguel d' Eguia impressor d' sus

majestades. A quinze dias del mes de Junio. Año d' mil & quinientos & XXVI años.

On a trop souvent cité une édition catalane de Tarragone 1488. M. Gayangos, attribuant cette date à une erreur de plume, pense qu'il faut substituer 1588. La première date est tout simplement absurde, puisque l'imprimerie ne fut introduite à Tarragone qu'en 1498 (ou 1499). Les éditions contiennent la remarque: (novament) traduhida de llengua castellana en la nostra catalhana<sup>1</sup>. On pourra objecter que le roman catalan connaît un certain nombre de traits primitifs que le roman castillan n'a pas conservés. Mais ces traits se dégagent facilement du contexte, et leur importance est contrebalancée par d'autres passages que le roman espagnol pourra revendiquer comme originaires. Il importe de noter que les Aragonais qui étaient, en réalité, réunis aux Catalans jouent, dans le roman, le rôle des vaincus, tandis que les Espagnols «só es los castellans» remportent la victoire<sup>2</sup>. Les noms propres, qui dans l'édition de Tolède portent encore un cachet français, ont reçu dans la version catalane une forme tout espagnole. Le texte catalan qui se rapproche en général de l'édition de Tolède présente quelquefois les lacunes et les leçons de la réimpression de Valladolid 1623<sup>3</sup>. Il semble donc suivre une édition intermédiaire. Le traducteur catalan a souvent amélioré le récit. Il faut surtout noter que Gaudin converti au christianisme lui a paru digne d'épouser la sœur de l'impératrice. La fin ainsi changée offre une ressemblance illusoire avec les versions du Nord:

Tolède 1526		Barcelone 1844
lo (Gaudin) hizo cōdestable de su imperio & lo caso cō vna dōzella hija dalgo & muy hermosa / y le dio muchos bienes etc.		lo Emperador deslberá de donarli á su cunyada Urraca per muller, y açó per satisfacer á caduscú los servicis que li avian fets, donals moltas rendas, y vilas etc.

<sup>1</sup> J'ai pu examiner une édition de Barcelone 1844: En nom de nostre Senyor etc. Comença la gentil historia del noble, y esforçat Cavaller Partinobles Compte de Blés; lo qual després de haver passadas moltas desventuras, fonch Emperador de Constantinobla. Traduhida de llengua Castellana en nostra llengua Catalhana, per molt gentil estí.

M. Joseph Tastu a fait une traduction très exacte des dix premiers chapitres du roman catalan (Bibl. Maz. ms. nr. 4512); il y cite une édition «ancienne» qui semble presque identique à l'édition «moderne».

<sup>2</sup> Le combat entre les Castellans et les forces réunies des Aragonais et des Siciliens indique que le roman ne peut pas remonter au delà du XIV<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> Un exemplaire de cette édition se trouve à la Bibl. nationale de Paris.

La question de savoir si le roman castillan a passé en Espagne par un intermédiaire sort du cadre de cette étude.

Comedia caballescica titulada El conde de Partinuples, de Doña Ana Caro (Bibl. aut. esp. 49, p. 125—138), sans valeur. Il paraît que c'est la même pièce qui, avec de légères modifications, fut jouée sous Louis XIV par une troupe italienne.

»Analyse« ou »traduction« de l'édition d'Alcala 1513, par M. Couchu, Bibl. universelle des romans, décembre 1779. Ce n'est ni une analyse, ni une traduction. C'est de la fantaisie.

Il y tout lieu de croire que l'édition d'Alcala n'a pas sensiblement différé de celle de Tolède de 1526.

## 2. La version anglaise.

A Fragment of Partonope of Blois from a man. at Vale Royal, in the possession of Lord Delamere. Printed for the Roxburghe Club. Londres 1873.

Ce fragment comprend 308 vers. La première partie va jusqu'à la rencontre nocturne (défense de voir la dame), la seconde contient un épisode du tournoi.

## 3. La saga islandaise.

Manuscrits:

- A. Cod. A.M. 533, 4° Perg. (Bibl. de l'Université de Copenhague). Ms. du commencement du XV<sup>e</sup> siècle.
- B. Cod. perg. fol. nr. 7 (Bibl. royale de Stockholm). Ms. de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, acquis par Jón Eggertsson pendant son voyage en Islande 1682—83<sup>1</sup>. La fin de la saga manque (Elle s'arrête... til kastala mins, cf. l'édition de M. Klockhoff p. 37<sup>13</sup>).
- C. Cod. pap. 4°, nr. 19 (Bibl. royale de Stockholm). Ms. de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, écrit par Sigurður Jónsson, et probablement acquis par Jón Eggertsson.
- D. Cod. pap. 4°, nr. 6 (Bibl. royale de Stockholm). Ms. de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, écrit en Islande et apporté en Suède par Guðmundur Ólafsson 1681.

C'est d'après ces quatre manuscrits que la Partalopa saga a été publiée par M. O. Klockhoff. Thèse d'Upsal 1887.

<sup>1</sup> V. Gödel: Katalog öfver kongl. Bibl. Handskrifter (Kongl. Bibl. Handlingar) Stockholm 1897—1900.

- E. Cod. A. M. 119 a, 8<sup>o</sup> pap. (Bibl. de l'Univ. de Copenhague), selon le catalogue de M. Kålund, datant du XVII<sup>e</sup> siècle. Les premières lignes d'une écriture moderne. Le véritable commencement se trouve (barré) dans A. M. 109 a, 8<sup>o</sup> pap. III<sup>e</sup> pièce.
- F. Cod. pap. fol. nr. 46 (Bibl. royale de Stockholm) écrit à Stockholm en 1690 par Jón Vigfússon, le copiste islandais bien connu<sup>1</sup>.

Les manuscrits A, B, C, D, E sont tous indépendants l'un de l'autre. Il semble que C et E montrent la parenté la plus étroite, les divergences de D sont, du reste, très peu considérables. Cette famille se rapproche de B, mais elle n'en descend pas, ayant quelquefois des leçons communes avec A, et non avec B. Plus souvent B adopte les leçons de A, qui occupe une place distincte<sup>2</sup>.

Ne sont pas comprises dans cette énumération des copies toutes récentes et sans valeur. Il existe encore quelques manuscrits en Islande et au British Museum, probablement sans importance<sup>3</sup>.

Les cinq manuscrits A—E remontent, à travers différents intermédiaires, au même manuscrit original.

Avant d'entreprendre l'examen du manuscrit F, il importe de jeter un coup d'œil sur d'autres copies exécutées par Jón Vigfússon.

Il y en a plusieurs, celle de Njála par exemple, qui n'ont pas donné sujet à critique. Mais les copies des sagas romantiques n'ont pas eu beaucoup de succès auprès des éditeurs. M. Kölbjng (Riddarasögur) voit dans le manuscrit d'Ivent (fol. 46) «un remaniement du XVII<sup>e</sup> siècle, gâté par des innovations de mauvais goût», dans celui de Mirman (fol. 47) «une abréviation remaniée sans aucune valeur»<sup>4</sup>. M. Cederskiöld, dans son édition d'Erex saga, attribue à Vigfússon les altérations du texte du ms. fol. 46. Dans les Fornsögur Suðrlanda (Lund 1884), il accuse également le copiste islandais d'avoir corrompu les vieux textes, voyez notamment les remarques concernant les sagas de Flovent et de Bæring (fol. 47) et celle de Bever (fol. 46), p. CXCVI, CLXXXIX, CCXXXIX.

La copie de Partalope présente l'aspect d'un remaniement récent. Beaucoup de passages semblent, au premier abord, ou omis ou abrégés, notamment vers la fin du récit. Les noms propres changent de forme

<sup>1</sup> M. Arvidsson (Forteckning), «probablement d'après un ms. sur parchemin».

<sup>2</sup> La filiation des manuscrits étant sans importance pour la présente étude, je me borne à ces indications sommaires.

<sup>3</sup> Jón Þorkelson, Ark. f. nord, fil. 8; Kålund, catalogue p. LXI.

<sup>4</sup> M. Kölbjng n'a pas changé d'avis dans la nouvelle édition d'Ivens saga (Altn. Sagn-Bibl. No. 7) . . . «eine späte redaktion der saga, wol erst aus dem 17. jahrh. ihr zu unsere zwecke ganz wertlos ist. Cela est-il bien certain?»

inévitablement. Le scribe ou le rédacteur a dû avoir la mémoire fort courte, car il ne se rappelle même pas ce qu'il a écrit à la page précédente.

M. Klockhoff n'a pas utilisé ce texte qu'il considère comme un remaniement postérieur. Du reste, le ms. s'écarte des autres à tel point qu'il aurait fallu l'imprimer en entier.

L'article de M. Gödel sur «Ormr Snorrasons bok<sup>1</sup>» a cependant, jusqu'à un certain point, réhabilité Vigfússon.

Il résulte des passages cités par lui que les copies incriminées des sagas de Flovent et de Bæring ne sont pas trop mal faites. Les leçons ne sont pas rendues d'une façon absolument correcte, l'orthographe et les formes sont modernisées, »er« est remplacé par »sem at« etc. Vigfússon ne se gêne ni pour changer l'ordre des mots ni pour amplifier le récit au besoin. Mais sa copie semble reproduire, et c'est pour nous l'essentiel, le texte de son original d'une manière à peu près fidèle. Il en est de même de trois autres sagas dont M. Gödel nous donne des spécimens. Il ne paraît donc pas téméraire de conclure que les copies de Vigfússon ne sont pas aussi mauvaises qu'elles en ont l'air, et qu'il est injuste de lui imputer toutes les imperfections et les divergences de F.

F a ceci d'intéressant qu'il présente certains traits que vous reconnaissons comme primitifs, et qui manquent dans les autres manuscrits.

Ces traits se retrouvent en partie, mais rien qu'en partie dans le poème danois imprimé plusieurs fois avant 1690. Il est tout à fait inadmissible que Vigfússon l'ait utilisé pour sa copie.

Le »livre d'Ormr Snorrason«, disparu à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, contenait une série de sagas romantiques, et dans le nombre se trouvait celle de Partalope. M. Gödel<sup>2</sup> a prouvé que Vigfússon a copié d'après ce manuscrit: Trójumanna saga, Breta sögur, Mágus saga, avec þættir (fol. 58), Flovents saga, Bærings saga (fol. 47). Les premières de ces copies ont été remises à l'Antikvitets-kollegium le 13 février 1690, et celle de Partalope (fol. 46) a été »inlefwærat« le 18 septembre de la même année. Il ne semble donc pas douteux que F a été copié d'après le vieux livre d'Ormr.

M. Gödel a encore démontré que ce livre d'Ormr est, de toute probabilité, identique au »truía saga & brutus mz.«, qui avait d'abord appartenu à l'évêque norvégien Arne et qui, vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, se trouvait au couvent de Vadstena<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Nordiska studier 1904.

<sup>2</sup> V. Gödel, Fornnorsk-isl. litt. i Sverige (Antiq. tidskrift XVI); Nordiska studier, 1904.

<sup>3</sup> C'est M. G. Storm qui a le premier appelé l'attention sur cette découverte importante. (Hist. Tidsskr. 1880).



M. Gödel place ce ms. entre 1250 et 1300, et émet l'hypothèse qu'il a été écrit à Bergen. Si nous admettons que F en est une copie, il est difficile de concilier la rédaction de la saga avec la première date. Nous verrons plus loin que F et A—E remontent au même remaniement d'une version plus ancienne. Ce remaniement entre si complètement dans le cadre des autres sagas romantiques passées en Islande, que nous ne devons pas le faire remonter beaucoup plus haut que l'année 1300. Le scribe, quelle que soit sa résidence ou sa nationalité, a dû avoir devant lui un texte islandais.

Les leçons de F, divergeant presque toujours de celles des autres mss., se rapprochent le plus souvent de la famille B C D E: Ainsi Klock. 4<sup>16</sup> medur skynandi Fegurd; 4<sup>22</sup> ok giörde hann sier þat i skap ef at Fadir hanns være sva staddur at hann mundi sier þat Herbergi velia er best væri i Borginni; 5<sup>1</sup> Hallir storar; 5<sup>8</sup> ok reid hann nú þángat til ok steig; 5<sup>16</sup> komu fram; 6<sup>17</sup> hálf þridja Hundrad Hvilna; 7<sup>10</sup> Lim (= B C); 7<sup>18</sup> tveymur; 8<sup>1</sup> hjá sænginne; 10<sup>6</sup> enn um (= C D; A B um); 10<sup>7</sup> þóttist nú vita at þau mundu honumm þá ætlud; 10<sup>17</sup> medur Jacht-hundumm sinumm (forme peut-être due à Vigfússon); 11<sup>22</sup> fyrir minar Sakir; 12<sup>6</sup> allskonar Dyrgripurum (= D); 12<sup>7</sup> sinn Hest; 12<sup>15</sup> einginn Madur; 22<sup>2</sup> ok Hunda; 23<sup>16</sup> heingdur i háum Gálga; 34<sup>17</sup> C D: huorr er þessi hinn væni madur (A ne mentionne pas ce trait, B illisible), F: fanst henni miok um Fegurd hanns. Mais à peu près = A 6<sup>1</sup> vard Bord á burtu tekid sidann sí hann; 6<sup>19</sup> snerust; 7<sup>2</sup> einhuorja sæng þessa; 12<sup>17</sup> er; 17<sup>22</sup> öll tidinde; 31<sup>24</sup> Huga (B illisible, C D E Rikefor) 32<sup>5</sup> vera æigi vidur Forláte edur Forvitinn (B illisible, C D oforvitinn); 34<sup>17</sup> hon sagdest vera Dóttir eins Baróns . . . ok hertók hann mik hingat (B illisible, C D n'en disent rien, 14<sup>1</sup> Markvalldss (corrigé en Mannhøldz) rappelle plutôt A: Markavlld que C D E: Marhaulldr[inn].

Les onze chapitres des mss. C D E correspondent pour la plupart aux onze divisions du ms. A (généralement indiquées à l'encre rouge). Il paraît que B n'est muni ni de chapitres ni de rubriques.

Les onze chapitres de F ne coïncident pas avec ceux des autres manuscrits.

Comme le livre d'Ormr ne nous est connu qu'à travers une transcription peu exacte, il est difficile de comparer les deux classes de manuscrits au point de vue de la langue et du style. Il faut sans doute rendre le scribe responsable d'une très grande partie des fautes si nombreuses de F. La loquacité et l'incohérence du récit en diminuent sensiblement la valeur littéraire.

le n'oi pas remarqué dans ce manuscrit les allitérations de A—E: 11<sup>22</sup> reyn svo riddaraskep þinn, 12<sup>2</sup> ast ok yndi, 13<sup>3</sup> ravskvara riddaraskep, 16<sup>12</sup> nidings vig vega (A), 24<sup>16</sup>, 25<sup>18</sup> heidinn hvnd, 24<sup>8</sup> þrell ok þiofr, 28<sup>2</sup> vei verdi þer, 31<sup>4</sup> leidr er huerr lidinn (B—E), 32<sup>18</sup> tok vedrit at vinda, 33<sup>1</sup> sialdann varast of votr er, 33<sup>6</sup> kykendvm kyssiligr, 34<sup>14</sup> bavlfadr se minn bondi svo mǫrgvm manni sem hann fyrir ferr, 25<sup>10</sup> ravskvm riddara (A), hraustum riddara (B C D E), allitération norvégienne trop douteuse pour être considérée comme primitive<sup>1</sup>. L'expression si commune fagnadar fundur (36<sup>15</sup>) se retrouve dans F; fagrann framburd, forlâte edur forvitinn lui sont particuliers.

Les expressions conventionnelles qui foisonnent dans les remaniements postérieurs semblent se rencontrer moins fréquemment dans F.

A—E emploient pour la description de la belle Marmoria une image de l'Elis saga, tandis que F compare sa beauté à la splendeur du soleil, et nous fait savoir que ses cheveux étaient blonds comme le jour. La description de Gram (Klock. 33<sup>5</sup>), qui rappelle les sagas de Bever et d'Ivent, est beaucoup plus sobre dans F. La Marmoria de A—E maudit l'enfer qui l'a privée de toute joie, et imite la femme de Kane-langres par la violence de sa conduite. Les proverbes, Klock. 30<sup>21</sup>, 31<sup>4</sup>, 32<sup>14</sup>, 33<sup>1-2</sup>, font défaut dans F.

F, généralement si loquace, ne contient pas l'énumération peu artistique Klock. 7<sup>10-13</sup>: enn þessir steinar vorv i sænginni: cristallvs, crisolitvs, berillvs, sardirvs, crisoprasvs, amectistvs, tvretvs, garvatvs. F se contente de trois bijoux<sup>2</sup> et nous fait grâce du passage 10<sup>13-14</sup> þvi mvndi vallda sv mikla ok fagra skemptan ok en mivka, blida er hann hafdi gert vm nottina vid frvna<sup>3</sup>.

Dans A—E Marmoria raconte que le roi païen s'appelle Markauld, tandis que F nous laisse ignorer son nom jusqu'au moment du combat<sup>4</sup>. F évite de nommer Gram par son nom jusqu'au passage = Klock. 34<sup>16</sup>.

Voici les traits les plus intéressants de F:

Les autres versions, notamment celles du groupe Z, racontent que Mélior fait chercher un prince qui soit digne d'elle. L'envoi des mes-

<sup>1</sup> Cederskiöld, Fornsgur; F. Jónsson, Oldn. og isl. Litt. II<sup>2</sup> p. 965; R. Meissner, Die Strengleikar, Halle 1902, p. 230: die von den jüngern hss. eingeführten alliterationen sind mit ok, ne, eða verbundene paare oder subst. mit attributiven adj. u. a.

<sup>2</sup> La saga de Flovent (p. 142) va jusqu'à en énumérer douze, cf. l'Apocalypse XXI 19.

<sup>3</sup> voir M. Nygaard, Sprogl.-hist. Studier tilegnede prof. Unger, Kristiania 1896, p. 168.

<sup>4</sup> Meissner, Strengleikar p. 207: Es ist das eine seltsame koketterie, die wir mehrfach in den nordischen übersetzungen beobachten können. On sait que Chrétien pique l'intérêt de la même manière.

sagers, inconnu aux autres manuscrits islandais, est longuement exposé dans F: þú næst liet hon sendimenn fara í þeirra kóngra Ríke er í hennar Valli voru þú at hon var sva mikil fyrir sier at fiórir ok Tuttugu kóngar voru í hennar Valde í hennar Ríki. Í þá Sendiferd valde hún hina vitrustu Menn etc. Nú fara þeir þannum á einhuorjunnm Deige ok í þeirra kóngra Ríki sem at fyrr var frá sagt.

Í þennan Tíma (d'accord avec A—E) ried fyrir saxlande (?) sá Kongur sem at Lødvær hiet. Vient ensuite le portrait de Partolope, à peu près = Klock. 2<sup>1-5</sup>. Puis les manuscrits divergent. F raconte, avec beaucoup de détails superflus, que les messagers arrivent en France. Ils regardent attentivement le fils du roi, et, de retour à Miklagard, ils font son éloge. Les autres messagers, déjà revenus, déclarent d'un commun accord que personne ne peut égaler le jeune prince.

A—E (= Klock. 22<sup>11-13</sup>, 27<sup>14</sup>—28<sup>16</sup>) racontent qu'Urakia fait répandre le bruit de la mort honteuse de Partolope. Marmorja, hors d'elle, maudit sa sœur qu'elle en croit coupable. Les chevaliers viennent la consoler et lui font savoir qu'ils ont convoqué une assemblée des rois et des grands seigneurs de son empire. Tous se présentent, excepté le roi Hlodvir qui est trop triste à cause de son fils.

Tout cela manque dans F qui dit simplement: (cf. Klock. 22<sup>11</sup>): Siglde hon nú aptur til Miklagardss ok sagdi hann daudan vera.

Les manuscrits marchent ensuite ensemble avec peu de divergences (Klock. 28<sup>16</sup>—29<sup>6</sup>), puis F continue: Enn er Marmorja Kongssins Dóttir spurdi Dauder Partalopa, ok þesse öll Ráð Ráðgjafanna grætur hon ok syrgir mjök sárliga sva at flestumm Mönnum mundi betri þykja Daude enn slikur Harmur og Sorg sem at hon hafde þá bæði Nótt ok Dag.

Les mss. A—E reviennent encore une fois (Klock. 30<sup>9</sup>—31<sup>6</sup>) à la furie de Marmorja contre sa sœur, tandis que F, reprenant le même ordre d'idées que nous trouvons dans les autres versions, s'exprime ainsi: hon brigsladi miok opt Marmorja systur sinne huorsu at hon hafde skilist vidur sinn Unnusta ok at hann hefde Dauda feingit af hennar vielumm ok vard henne at hennar ordumm mikill Harms Auke.

(Mélior) quide avoir tort

Et quide avoir son ami mort. Crap. v. 6449—50

Mais il est grant aumosne, espoir,

D'ocirre un gentil chevalier . . . v. 6662—63

F: muntu vilia líá mier Hest ok Vopn ok lofva mier at ek meigi síá þessa Burtreid, veit ek seigir hún at Líl mitt er í Vech ef at ek gjeiti

þat enn þó fyrir þina Kurteyse ok Fegurð vil eg til þess hætta ef at þú jatar þúi at koma hier aptur fyrr enn Bónde minn kemur heim. Já seigir hann þúi vil ek giarnann jata. Hún fær honum nú hin bestu Vopn, ok þar med Hest, ok ǫll Herklædi þau sem at best voru til. F se range encore ici du côté des autres versions: La femme se laisse attendre par la beauté du prisonnier (en danois parce qu'il est chrétien); Partalope demande et obtient la permission de partir, avant de recevoir les armes. Le passage correspondant de A—E (Klock. 35) est beaucoup plus remanié.

Dans les mss. A—E (Klock. 39<sup>4-6</sup>) les douze prisonniers restent au château<sup>1</sup>, dans F au contraire: rida þeir af Kastalanum þríátyu samann, ok var nú þeirra Flockur hinn fridasti. Le poème danois prend le même soin de son héros en lui donnant une escorte de douze valets.

(A peu près Klock. 42<sup>7</sup>) F: Partalope Kóngsson lagdi alldreigi af sier sin Herklæde þúi at han villdi af aungvumm Manni þar Innan Borgar i Miklagarde kendur verda.

Cette pensée qui se retrouve dans les autres versions<sup>2</sup> n'est pas directement exprimée dans les mss. A—E. Elle ressort cependant implicitement du contexte.

La fin de F, très brève, diffère en tout point de celle des autres manuscrits: Marmoria ignore toujours le nom du vainqueur. Enn er Partalopi Kóngsson tók af sier Hiálminn ok ǫll aunnur Herklædinn, kendi Marmoria Kongsdottir hann harla skiótt og vard fegnari enn frá meigi seigia.

La scène du désarmement de Parténopeus est un des épisodes les plus saillants du poème français. Le roman espagnol se rapproche presque textuellement de F: mādole la emperatriz . . . que le hiziesse quitar el yelmo & luego el cōde mādō a gaudin que selo quitasse . . . . Desque la emperatriz lo vido conociolo muy biē & tēblauāle ala señora las carnes del plazer muy grāde que tenia ensu coraçon.

Il faut encore remarquer l'absence dans F des longs passages ajoutés à tort et à travers dans A—E. L'épisode insipide Klock. 31<sup>13</sup>—32<sup>5</sup>, ainsi que la plus grande partie des passages 36<sup>20</sup>—39<sup>3</sup> et 43<sup>5</sup>—44<sup>20</sup> y font heureusement défaut. A—E remarquent 12<sup>21</sup> sagdi þeim at eigi var meiri matr enn til cinnar nætr, F se contente de dire qu'il y avait trois païens contre un Français. (cf. A—E 13<sup>18</sup> XX vm einn franzeis).

<sup>1</sup> Y a-t-il contradiction 43<sup>16</sup> allt lid hans?

<sup>2</sup> En espagnol, Parténopeus, revenant de Tenedon, porte également le casque pour rester inconnu; cf. aussi le poème danois v. 1263—64. Dans Y, au contraire, les juges connaissent déjà son nom.

Les bons services que nous rend ainsi ce ms. nous lui font presque pardonner les fautes qui le déparent. En voici quelques exemples: (2<sup>21</sup>) ok ottadist fyrir at fá Mann med Vielumm or Fracklandi, (15<sup>4</sup>) svá at hann lá i Óvite; (21<sup>1</sup>) vid fundumst medur Gledi enn nú munumm vid skilia medur Harme ok sidumm sidann finnast; (32<sup>6</sup>) enn Órækia ried Rikinu þessa Tólf Mánude).

Le jeune valet reçoit, dans F, le baptême avant de fuir avec Partalope, la rencontre d'Urakia paraît plus remaniée, son retour à l'île a été supprimé. Pour éviter les redites, nous noterons au fur et à mesure les divergences principales, et nous n'en relèverons ici qu'une seule qui donne à F une ressemblance fortuite avec le poème danois dont nous parlerons plus loin: Partalope poursuit, non pas un sanglier, mais un cerf. Le cerf joue cependant dans les contes un rôle prépondérant<sup>1</sup>; à part les mots villigöllt (sanglier) et hiort (cerf) les manuscrits ont ici à peu près la même leçon, et le mot »dyr«, signifiant à la fois »bête« et »bête fauve«, se prête facilement à la substitution. Aussi voyons-nous que Partalope va plus tard à la chasse des »dyr«.

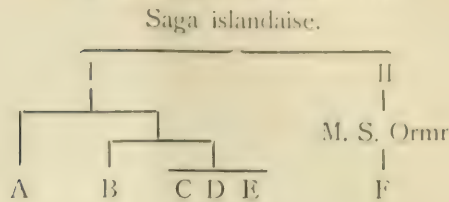
Le ton de F est beaucoup moins farouche. Cela se fait surtout sentir dans la scène de la première nuit, décrite dans A—E avec une brutalité répugnante qui tranche singulièrement avec l'esprit léger du poème français. F nous représente un chevalier plus courtois, et qui aurait eu honte de proférer contre Marmorla la menace de A—E 9<sup>5-6</sup>. La leçon hann vantadi huorki Ordsnilld nie fagrann Frammburd indique, au contraire, que ce ms. a gardé le souvenir d'une forme moins altérée.

Les mss. A—E et F représentent deux rédactions d'une même version islandaise. La comparaison des deux classes de manuscrits ne permet pas d'en rétablir les leçons exactes; il faut, dans la plupart des cas, se contenter de reconstituer approximativement le texte de la version originale. Nous désignerons par »la saga« le récit commun des manuscrits<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Ainsi dans Sigurdr the King's Son (Arnason Icelandic legends). Le cerf occupe une place importante dans l'ancienne littérature. Témoin les sagas de Charlemagne, de Tristram et probablement celle de Grelent, le ljoð de Desire et notamment celui de Guiamor. J'incline, en effet, à croire que ce dernier ljoð a fait opérer le changement: hugði hann at menn være a skipino þær er gættè skipsens, oc sa hann ængan mann þann er þar væri a (Strengleikar p. 4), cf. Klock. 4<sup>2-3</sup>, mais notamment F qui ajoute: ok syndist honumm sva sem at Fjöldi Manna væru á Skipino.

<sup>2</sup> Les mss. A. M. 440, 8°, a et b (Bibl. de l'Univ. de Copenhague) renferment des rimur de Partalope. Les rimur du premier ms. ont été composées d'après le texte de E et n'offrent aucun intérêt. Celles de b, qu'on a attribuées au même auteur, appartiennent probablement à la même rédaction, voir le catalogue de Kålund et O. Klockhoff: Små bidrag till nordiska Lit. hist. Upsal 1880.

## Tableau des manuscrits:



## 4. La version danoise.

Ms. de la Bibl. royale de Stockholm, ancienne cote K. 47, petit in 4°, contenant six poèmes. Il date, selon M. Brandt, du commencement du XVI<sup>e</sup> siècle ou de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Le copiste est danois (jutlandais), et le manuscrit, avant de passer en Suède, a appartenu à une famille danoise<sup>1</sup>.

Le poème a été imprimé en 1560, mais aucun exemplaire n'en a été conservé. La Grande Bibl. royale de Copenhague possède un exemplaire de l'édition de 1572:

Persenober. En lystig oc skön Historie paa Rim / om Konning Persenober oc Drotning Constantianobis. Lystig at höre oc læse. Nu nylige offuerseet oc Corrigeret / Rettere end hun vaar för. Prentet i Kjöbenhaffn / aff Laurentz Benedicht 1572.

Le livre a été réimprimé en 1700, mais il y a tout lieu de croire qu'il y en a eu plusieurs éditions intermédiaires.

Les six poèmes du manuscrit de Stockholm sont publiés par C. J. Brandt, *Romantisk Digtning fra Middelalderen I—III*, Copenhague 1869—77.

## Traits généraux de la saga et du poème danois.

Les versions étrangères du groupe Y sont, à l'exception du poème italien, des traductions relativement fidèles de manuscrits français. La concordance peut, en général, s'établir ligne par ligne. Il n'en est pas ainsi des versions du groupe Z. Elles représentent, dans leur forme actuelle, non pas des traductions proprement dites, mais des rédactions nouvelles, dont la comparaison ne peut, par conséquent, se faire que par ordre d'idées. Le remanieur espagnol a introduit dans sa version quantité de traits qui font honneur à son patriotisme et à ses sentiments catholiques, mais il ne s'est pas encore trop éloigné de l'original perdu. Le fragment anglais a surtout abrégé le récit. Une liberté extrême règne au con-

<sup>1</sup> A. M. 151 b, 8<sup>o</sup> pap., ne comprend que quatre feuilles = v. S31—1218 (?).

traire dans les textes islandais et danois. Divergeant considérablement des autres versions du groupe, ils montrent encore une grande dissemblance entre eux.

Les personnages et le milieu de la saga ont reçu une empreinte profonde du goût et du caractère national. Le monde brillant des romans français était étranger aux peuples du Nord. L'esprit et les mœurs des pays ensoleillés ne s'accordaient pas avec l'austérité des sagas. Sous la plume des remanieurs le caractère et même le fond du récit se transforment davantage. Ne cherchons pas, dans notre texte, les longues plaintes d'amour, les descriptions vivantes de toilette et de batailles. Les chevaliers dépaysés ne savent que faire de leurs hauberts étincelants, et se sont résignés à porter le justaucorps islandais.

Partalope n'est plus l'enfant sensible et amoureux du poème français. Il est un homme fait, qui n'a peur de rien et qui ne pleure jamais. Noble et grossier à la fois, le héros islandais aurait été mal venu à la cour de Mélior et aux jeux chevaleresques de l'empire. »Malgré ses quinze ans, il dépassait tous en intelligence. Il se distinguait par toutes ses qualités, par sa taille et sa figure. Personne en France n'était plus lettré que lui, il était modeste et accueillant« (Klock. 2<sup>1-5</sup>).« La beauté physique a cédé la place aux qualités intellectuelles.

Marmoria »la plus belle femme qui fût au monde« était si savante, que personne ne l'égalait en Grèce. On peut s'étonner que Partalope accepte les conditions qu'elle lui impose: vivre seul sans voir personne, et être, pendant la nuit, l'amant d'une femme qu'il lui est défendu de voir jamais. Car Marmoria ne lui offre aucune perspective de mariage. Aimant le pouvoir, elle le cache parce que »ce serait perdre beaucoup de sa grandeur que de porter le nom d'impératrice au lieu d'être la souveraine de l'empire«.

Les innovations de la saga islandaise sont assez nombreuses, elles sont rarement des améliorations. Partalope, avant d'entrer chez Marmoria, traverse trois salles consécutives, un grand oiseau blanc le sauve des chevaliers païens. Les contes populaires ou des récits analogues<sup>1</sup> ont dû en fournir l'idée. Le rédacteur islandais a cependant très habilement tourné les deux points faibles de la composition. Aucune autre version n'explique d'une manière satisfaisante les années d'attente et le phénomène bizarre que l'enchanteresse Mélior perd tout d'un coup son pouvoir magique. Dans la saga, il n'est plus question de la période

<sup>1</sup> On pourra penser aux trois salles de l'lonets ljöð (Strengleikar p. 79) Pour ce qui est de l'oiseau, M. Kolbing a appelé l'attention sur Filipo Rimur VI (Riddara-Rimur p. p. T. Wisén, Copenhague 1881).

d'attente, le caractère de l'héroïne en explique la raison. Pour rompre l'enchantement Partalope reçoit une pierre magique: *cingi ma gerningar gera þeim manni eðr sionhverfingar er hann hefir i hendi sier* (Klock. 10<sup>13-14</sup>). L'idée de vaincre »*incanto con incanto*»<sup>1</sup> n'est pourtant pas originale. Nous la retrouvons non seulement dans la poésie française, mais dans d'autres sagas islandaises.

Les personnages du poème danois n'ont aucun caractère individuel. Ce sont des marionnettes présentées par un rimeur fort médiocre. Dénué d'imagination et de goût, le poète pêche par des répétitions fastidieuses, et il ne tombe que trop souvent dans des platitudes naïves et ridicules. Ayant peur de la dame qui se couche auprès de lui, Percenober »peureux comme un lièvre« s'excuse d'être »un pauvre gardien de cochons dont le nom n'a pas beaucoup d'importance«. L'héroïne ne consentira qu'à »causer« chaque nuit avec son ami, et Percenober se déclare, comme toujours, prêt à être le plus humble des serviteurs. Les demoiselles d'Urraque prennent pitié de lui: Noble dame, faites lui préparer un bain chaud; alors vous verrez sûrement que Dieu vous en récompensera. La noble dame Frago leur répondit, parlant ainsi: il sent tellement mauvais, néanmoins je ferai comme vous me le conseillez, et je panserai ses blessures, leur répondit la noble dame.

C'est précisément cette naïveté involontaire et confinant à la parodie qui nous console un peu de la mollesse du récit, et qui nous permet d'y trouver encore un certain plaisir.

La saga présente un remaniement personnel et voulu. Le poète danois tâche de rendre de son mieux un original dont probablement il ne possède que des souvenirs effacés et confus.

<sup>1</sup> Comme par l'anneau de Brunello qui est

Di tal virtù, che chi nel dito ha quello,  
contra il mal degl'incanti ha medicina. L'Orl. fur. III 69.



### Comparaison des versions<sup>1</sup>.

Comme dans les autres versions du groupe Z, le récit commence en Orient, dans S. à Miklagard, dans P. D. à Constancia. Seule la saga donne le nom de l'empereur<sup>2</sup>.

S. L'empereur avait une fille qui s'appelait Marmoria, la plus belle femme du monde, et »le meilleur clerc« de l'empire grec. Connaissant »le livre des étoiles«, elle savait pratiquer tous les enchantements.

P. D. Le roi avait beaucoup de filles dont la plus jeune s'appelait Constancianobis. La belle fille apprend »à l'école noire« tous les arts, et, trois ans passés, elle est plus savante »qu'aucun maître de Paris«.

Les mêmes idées sont exprimées partout ailleurs. Elle apprend »nigromance, encantemens, astronomie« (Crap. v. 459)<sup>3</sup> etc.). Le fragment anglais rappelle le poème danois:

In a twelue Monethe sche lerned more

Thanne other Clerkys dede in yerys thre.

Le fragm. angl. et le rom. esp. mentionnent ici Urraque. Elle n'apparaît que plus tard dans nos versions<sup>3</sup>.

S. A la mort de son père, Marmoria avait (A) quinze ans, (B—E: seize ans). Ses conseillers la prient de prendre un seigneur, mais Marmoria ne donne la préférence à aucun des rois ou des princes de son

<sup>1</sup> D'après ce que nous venons de dire, il suffira, en général, de comparer la saga (= S.) et le poème danois (= P. D.) avec les deux versions du même groupe et avec l'édition de Crapelet. Nous ne tiendrons compte que des traits qui intéressent l'étude comparée. A moins d'indication contraire, les passages de S sont cités d'après l'édition de M. Klockhoff.

<sup>2</sup> Nous reviendrons plus tard aux noms propres.

<sup>3</sup> Nous saurons plus tard, Klock. 2117, qu'Urakia et Marmoria ont la même mère (F Marmorja . . . var hon kongborinn at øllu kyne). Dans le rom. esp. Urraque est fille d'une Moresque; elle y est la sœur aînée comme en danois; autrement dans le fragm. angl. v. 13 Melior was the Eldere maydenys name. Le poème franç. dit seulement, Crap. 4906—7 Urrake . . . est suer Mélior le bele.

empire, elle ne veut que le chevalier le plus accompli<sup>1</sup>. Vingt-quatre (en danois douze) rois lui devaient obéissance<sup>2</sup>.

P. D. Le roi, sentant que la mort approchait, réunit ses chevaliers et leur dit de prendre Constancianobis pour reine. Cette assemblée n'est mentionnée que par le rom. esp.<sup>3</sup>, elle semble donc particulière au groupe Z. Un mois passé, les chevaliers viennent (comme dans les autres versions) la prier de prendre un seigneur. Elle répond qu'elle leur fera bientôt savoir sa décision.

La saga trace ensuite un portrait sommaire du héros; il rappelle les lignes suivantes de la longue description du poème français (v. 543 et suiv.).

Et si n'avoit que seul treize ans;		Moult ert et pros et coragos,
Si ert solonc ço gens et grans,		Et dols et humles et hontos . . .

de même le fragm. angl. v. 61 et suiv.

Hee was so goodly a creature . . .

Over all othere he hadde thee choyis . . .

He was ryght stif in every stowr

W<sup>t</sup> owten bost or other greet noyse . . .

et le rom. esp. es varon que no ha doze años / y el cuerpo segū que de veynte años largo y fermoso y frāco & caualgador & de grā fuerça sobre quantos ombres ay en el mūdo / y en el no reyna pesar ni malēconta sino plazer & alegria.

Pour la divergence des deux classes de mss. isl. (l'envoi des messagers) voyez p. 11.

P. D. Constancianobis envoie douze de ses meilleurs chevaliers (F hina vitrustu Menn) dans les pays étrangers afin d'y chercher un prince. Ils reviennent au bout de six mois apportant des lettres, le douzième chevalier trois jours après les autres (dans F les chevaliers envoyés en France reviennent aussi les derniers). La lettre parle du beau et vertueux Percenober, neveu du roi de France.

Le poème français ne contient pas ces détails: revinrent al cieſ del an (Crap. v. 1356). Mais nous retrouvons un passage pareil dans le roman espagnol: embio cada carta cō su mēsajero por todas las tierras . . . y todos vinierō en vn dia cierto . . . los mensajeros de Francia no qui-sierō hablar hasta la postre<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> A—E huort er hann vāri kongs son edr annarr madr (115).

Crap. 1332 vint roi ai de moi casés. Le rom. esp. n'en connaît que sept, cf. les sept rois »qui doivent juger le tournoi«, v. 78883.

<sup>3</sup> fizo el emperador antes que finasse cortes & ayūtarō se los siete reyes de su imperio etc. & mādō a todos que le besassen la mano a su hija melior & que la ouiessen por emperatriz.

<sup>4</sup> Le fragm. angl. diverge: les messagers vont ensemble.

Dans la saga, Partalope est le fils du roi, non le neveu comme partout ailleurs<sup>1</sup>. Le changement est sans importance<sup>2</sup>, on a tout simplement abrégé systursonr.

La saga, le poème danois et le fragment anglais nous racontent maintenant que Mélior se rend en France voir Parténopeus, et qu'elle retourne ensuite en Grèce. Dans les autres versions la visite de Mélior est immédiatement suivie de la chasse dans les Ardennes.

Nous connaissons déjà les motifs de la conduite de Marmoria (voir p. 15).

Le poème français place les passages précédents: Crap. v. 534—82, portrait de Parténopeus; v. 1331—80 première rencontre de Mélior et de Parténopeus; elle lui raconte alors les événements précédents et lui parle de son empire; la deuxième nuit v. 1763: j'ai nom Mélior; v. 4559 et suiv. (trahison de Parténopeus), où Mélior lui parle de son enfance et de son éducation.

La saga, le poème danois et le fragm. angl. nous transportent de nouveau en France.

Dans les mss. A—E Partalope poursuit un sanglier, comme en français et en espagnol, tandis que F a remplacé le sanglier par un cerf, comme c'est le cas du poème danois et du fragm. angl.

Nous avons déjà parlé du mot norvégien »dyr«. La même sens spécial s'est développé en ancien anglais. Déjà au moyen âge »deer« s'emploie constamment dans l'acception moderne de »bête fauve«.

La saga et le poème danois ont ici un des passages extrêmement rares où les détails de la description sont presque identiques:

Saga, Klok. 36 41  
 Nu er fra því at segia at Illólvir,  
 kongr i Franz, hefir þat einn morgin til  
 skemtanar at fara vt a skog ok veida  
 dyr. Einn tima er hann reid vt, fylgdi  
 honvm Partalopi, son hans, ok er þeir  
 elltý dyr, skildust þeir i skoginvm, þvíat  
 Partalopi sa hlavpa fyrir hvndvnm einn  
 mikian villigóllt. Hann reid eptir honvm etc.

Poème danois (v. 130—146)  
 Tha ther efter jen staked tide  
 then konning i Franckerig lystæ at ryde  
 i skowen ath jeye efter hiorte oc hinde,  
 Percenober fulde hanum thet same sinde.  
 Som konningen mon i skowen faræ,  
 ther kam jen hiort löbinde sa saræ  
 och löb sa fast i skowen fram,  
 Percenober red efter, then edelæ mand.

Rien n'est plus commun que la poursuite d'un cerf<sup>3</sup>, et la ressemblance du poème danois avec la version anglaise est ici toute fortuite.

<sup>1</sup> Il est vrai que le fragm. angl. dit qu'il est »cozyn to the kynges«, mais cela ne compte pas; le mot cousin s'employait souvent au sens de neveu ou de nièce. De même dans la version angl. du groupe Y: cosyn nygh vnto the kyng.

<sup>2</sup> Le père du héros n'est mentionné nulle part dans le groupe Z; c'est à peine si Y fait allusion à son existence.

<sup>3</sup> cf. Guigemar, Lais de Marie de France, Bibl. Norm. III, p. LXXIX, les notes de Köhler; La Biche blanche, Romania VIII. Le cerf apparaît v. 2002 dans le Duc Frédéric de Normandie (chanson d'Eufemia), voir Brandt, Rom, Digt. I.

Dans les versions du Nord et le fragm. angl. il n'est question que d'une seule bête.

Les horreurs des Ardennes ne sont mentionnées ni dans la saga, ni dans le poème danois. Le fragm. angl. suit les versions française et espagnole :

Ardeney's was was a wylde forest  
That no man durste huntte thare  
For liowns liberdys and other wylde beestis.

Poursuivant l'animal jusqu'au soir, le héros s'égaré dans la forêt; l'animal disparaît.

S. Partalope reste seul dans la forêt avec son cheval et ses chiens<sup>1</sup>.

Le poème danois ne parle pas des chiens, la chasse à Chef-d'Oire étant également supprimée. Les chiens n'accompagnent leur maître que dans la saga et dans le fragm. angl.

S. Sidan reid hann þangat sem honvm þotti von bygðar (cf. esp. subio encima de vna sierra por ver si veria algū poblado), et il arrive à un rocher surplombant la mer (en danois à la plage).

Dans le groupe Z il arrive à la mer dès le premier jour.

Le héros monte à bord d'un navire enchanté.

S. Ayant débarqué, Partalope fait, à cheval, le tour de la ville, sans voir personne; allðri var þat stræti i þeirri borg er honvm þætti eigi vera skinandi frægd (= Crap. v. 928—30). Entré dans le château, il y voit de grands palais et en choisit le plus splendide (= Crap. v. 930, esp.: mas quiero morir en alto que en baxo). Il descend devant la porte (Crap. v. 963).<sup>2</sup>

P. D. ne donne aucune description détaillée de l'endroit. Les prières de Percenober ne ressemblent en rien à celles du héros français.

Voici un trait commun des versions islandaise, danoise et anglaise (fragm.) et inconnu aux autres textes :

S. ok i stad var hestr hanns tekinn i brvtt ok svo hundar svo at han vissi ecki til huat af vard.

P. D. v. 217 Snarligh the hans hest bort förde,  
dog saa han jckj hwem thet gjörde.

Fragm. ang. v. 166 His hors his howndys were taken him froo  
And yit saw hee noon erthely man w<sup>t</sup> syght.

<sup>1</sup> Il y a hésitation entre le singulier et le pluriel. Le passage 26<sup>4</sup> hvnda sina 11 ne laisse aucun doute à cet égard; de même le fragm. angl. howndys, cf. Crap. v. 1847 etc. dui levrier.

<sup>2</sup> angl. in that place he lyghte adown, autrement en esp. dexo el cauallo pascor.

S. Il entre dans le palais doré: þar þottizt hann ok heyra allzkyns streingleika med svo sætvm hlíodvm at hann lysti til at heyra.

P. D. v. 235 Pibæ och harpe leg han hörðæ  
v. 270/72 then afften bleff han sidindæ saa  
och hörde mange fowræ tone,  
bodhæ trompe och harpæ oc basone.

Cette musique n'est pas mentionnée ailleurs. Ce n'est que la troisième nuit qu'elle se fait entendre dans le rom. esp. Dans la chambre à coucher oyo tãtos cãtares y muchos estormẽtos. Le trait nous rappelle l'entrée de Psyché au palais de l'Amour. Si le groupe Z présente ici un trait primitif, les versions scandinaves en ont le mieux gardé le souvenir.

S. Dans la salle, il y avait de la place pour deux mille chevaliers (F cinq cents)<sup>1</sup>; Partalope pense que Dieu l'avait envoyé là<sup>2</sup> pour qu'il fût maître des richesses de la ville. Il s'assied au haut siège, en disant que son père aurait fait de même<sup>3</sup>.

Les éperons lui sont enlevés (dans le poème franç. seulement dans la chambre à coucher). Deux bassins d'or sont placés devant lui, et l'eau est versée sur ses mains. Les bassins disparus, un riche repas lui est servi. Lorsque Partalope a fini de manger, la table s'en va. Il s'assied ensuite sur une belle chaise près du feu. Deux torches se placent devant lui; pensant qu'elles sont venues pour le conduire au lit, il se lève.

Tous ces traits se retrouvent dans le poème français; les autres versions du groupe Z n'offrent pas autant de traits primitifs. Le poète danois a introduit l'idée bizarre que Percenober sent la présence de la dame; elle se lave en même temps que lui et mange dans le même plat, ce qui lui cause une peur épouvantable. Beaucoup de cierges s'allument, et il sent que des mains invisibles l'emmènent.

A partir de ce moment, la saga commence à diverger: Ayant traversé trois salles consécutives (6<sup>10</sup>—7<sup>4</sup>), Partalope guidé par les torches arrive dans une petite chambre, ornée d'or et de tapisseries. Il y a là un lit incrusté de pierres précieuses<sup>4</sup>. Ne voulant pas errer plus longtemps, il s'assied sur la belle chaise près du lit<sup>5</sup>. Il garde assez de vêtements pour être préparé au combat. Puis il se couche et se laisse couvrir des

<sup>1</sup> Crap. v. 1009 trois mille chevalier.

<sup>2</sup> Crap. v. 992 dusque là le conduist Deus.

<sup>3</sup> à peu près = Crap. v. 986—992.

<sup>4</sup> Crap. v. 1060 et suiv.

<sup>5</sup> Crap. v. 1091—2. Li enfos vient à le chaire.

U il s'asiet tot sains proière,  
de même en espagnol.

couvertures<sup>1</sup>. Les cierges s'en vont, et il fait sombre<sup>2</sup>. Partalope se tourne vers la muraille pour dormir, lorsqu'il s'aperçoit qu'une dame est couchée dans le lit.

En laissant de côté le caractère particulier de la saga et les détails dûs aux remaniements islandais, nous distinguons dans la scène suivante les traits primitifs que voici: La dame demande comment il a osé venir là. Partalope lui raconte tous les événements mystérieux de son voyage. La dame le menace de ses chevaliers et lui dit de s'en aller. Partalope refuse; elle répète son ordre. Puis elle avoue sa ruse, et qu'elle est Marmoria, fille de l'empereur de Miklagard. Partalope restera chez elle sans la voir. Il ne manquera de rien, et il pourra aller à la chasse avec les chevaliers, il entendra leurs cors, mais ne verra personne<sup>3</sup>.

P. D. Percenober a toujours la sensation que la dame est tout près de lui. Elle se met au lit, lorsque sa suite s'est éloignée. Percenober se tourne vers le mur — comme dans la saga — implorant la sainte Vierge. Seul le fragm. angl. contient un détail semblable:

v. 220—1 His hertte to god hee lefte up Ryght  
and made his prayeris w<sup>t</sup> good entente etc.

La dame, feignant la colère, lui demande son nom<sup>4</sup>, mais Percenober n'ose pas se nommer. Elle le tranquillise, et lui promet le mariage au bout de six mois<sup>5</sup>. Il vivra chez elle en grand honneur, mais sans être vu et sans voir personne. Elle ne lui explique pas le motif de l'attente.

Le poème danois ne parle pas des premières journées à Chef-d'Oire; la saga ne donne qu'une description sommaire de la chasse. Elle en a gardé quelques traits primitifs: Partalope, à son réveil, trouve des vêtements neufs; il s'habille, mange (F mentionne la table et les bassins) et sort. Il entend, à la chasse, les cors des chevaliers, mais ne voit pas âme qui vive. Il rentre le soir au château, et tout s'y passe comme le jour précédent.

Dans les versions du Nord, le héros se sert toujours de son propre cheval, même lorsqu'il combat contre le roi païen<sup>6</sup>. Il est possible qu'il en ait été de même du fragm. angl. Dans les versions française et espag-

<sup>1</sup> Crap. v. 1112.

<sup>2</sup> Un peu autrement en franç. Le rom. esp. ne laisse rien voir ici, mais la description des autres nuits prouve qu'il a dû suivre le texte de la saga, comme c'est le cas du fragm. angl.

<sup>3</sup> La fin de cette conservation appartient à la deuxième journée de l'original, supprimée ici.

<sup>4</sup> F hon spurdi hann at Nafni; Hann seigir henne Nafn sitt etc.; ce trait, omis dans les autres mss. (sagdi henni . . . hvat manni hann var, Klock. 815), n'existe pas ailleurs.

<sup>5</sup> en franç. deux ans et demi; esp. deux ans; fragm. angl. douze mois.

<sup>6</sup> P. D. v. 388: tu trouveras ton cheval à l'endroit où tu l'as quitté.

nole Parténopeus reçoit un nouveau cheval; il ne retrouve le sien qu'après avoir été chassé de Chef-d'Oire.

S. Partalope reste un an chez Marmoria (comme en franç. et en esp.). Une nuit elle lui raconte que le roi des Bretons (nommé dans A—E Mar[k]hauld) a conquis la France, et qu'il a mis le siège devant Paris<sup>1</sup>. Elle dit à Partalope d'aller aider son père et de se montrer courageux et brave<sup>2</sup>. Il doit livrer un combat singulier au roi païen; si Partalope remporte la victoire, il reviendra auprès d'elle<sup>3</sup>.

La plus grande partie de ce passage (11<sup>6</sup>—12<sup>1</sup>) est due au remaniement. Le poème danois a mieux conservé les traits primitifs de la scène: Percenober soupire une nuit, la dame lui demande pourquoi<sup>4</sup>. Alors elle lui raconte que les païens ont envahi le pays de son oncle, et qu'ils le lui prendront sûrement, à moins que Percenober ne lui vienne en aide. «Tu trouveras demain ton cheval, dit-elle, tu t'embarqueras sur le navire, et tu arriveras à l'endroit où le cerf disparut. Tu y rencontreras un vieillard qui te donnera de l'or et de l'argent. Tu distribueras l'argent aux gens qui voudront te servir (Crap. v. 1919—22). Quand tu auras sauvé le pays, tu reviendras vite ici.»

L'allusion au combat est une anticipation particulière de la saga. L'anticipation du vieillard etc. (P. D.) se retrouve cependant dans le rom. esp. Dans la version française, Mélior avertit Parténopeus que son père et son oncle sont morts. Dans le groupe Z, le roi vit toujours.

S. Le lendemain, Partalope s'embarque avec son cheval, ses chiens et deux sommiers chargés d'or, d'argent et d'autres richesses. Le navire le débarque au rocher surplombant la mer. Les sommiers, montrant le chemin, le conduisent à Paris.

P. D. Percenober s'embarque avec son cheval et arrive à l'endroit où le cerf a disparu. Le vieillard lui donne plus d'or et d'argent »que quatre ânes ne sauraient porter«, en lui disant:

v. 448—52. Thin kiereste gode wæn thik thet sænde,  
 ther thu hawer miest akt appa,  
 som thu skildis i morigen fra,  
 hwn bad thik gjøred for thin æra,  
 thw skalt jckj lengy fra hinnæ wæra!

Cette rencontre et les paroles du vieux chevalier rappellent le texte français, v. 1993—2020.

<sup>1</sup> le même en esp., mais Crap. v. 1912 Blois; plus tard v. 2075 etc. Pontoise.

<sup>2</sup> esp. cuydad de ser buen cauallero; Crap. v. 1913 as armes soïés pros.

<sup>3</sup> Crap. v. 1931—40. A Chief-l'Oire fates retur,

Por vostre preu et por m'amor.

<sup>4</sup> exactement comme en esp. porque sospirades ansi.

Le récit du rom. esp. est confus. Il ne parle pas du navire: fuerôse por su camino; mais nous verrons plus loin que, voulant retourner à Chef-d'Oire, Parténopeus s'embarque à bord du navire «qui l'attendait depuis plus de huit jours».

La saga et le poème danois diffèrent de toutes les autres versions en ce que le héros débarque et s'embarque à l'endroit où il a trouvé le navire la première fois. Il en est de même du second voyage.

La saga a trop remanié les détails du retour de Partalope pour qu'il soit nécessaire de les citer. Relevons seulement les traits que la comparaison des autres versions signale comme primitifs: Le roi et la mère, ainsi que toute la population, se réjouissent du retour de Partalope. Le roi s'oppose au désir du prince de se présenter au combat singulier (dans la saga proposée par Partalope lui-même, suivant le conseil de Marmoria); ce combat décidera du sort du royaume. Le désarmement de l'armée n'est pas directement exprimé, mais ressort implicitement du contexte. Le roi païen offre à Partalope d'abandonner le combat (dans des conditions un peu différentes); quelques chevaliers, comprenant l'issue de la lutte, s'arment secrètement<sup>1</sup>. Le roi païen déclare Partalope vainqueur et fait tuer les chevaliers armés. Les deux rois se promettent amitié.

Le poème danois a confondu les deux voyages de Percenober: Il arrive chez son oncle; très généreux de ses dons, il assemble vite une armée et sauve le pays; ayant distribué son argent, il congédie ses gens. Le roi le prie en vain de rester. Un mois passé, Percenober soupire de nouveau, la dame lui raconte que les païens sont revenus. Vient ensuite une répétition presque textuelle de la conversation qui précède le premier voyage, et une répétition de la rencontre du vieillard. Percenober distribue encore une fois son argent et rassemble une armée. Mais »pour qu'il y ait moins de mal et de massacre«<sup>2</sup>, on décidera la bataille en combat singulier. Le roi païen avait dans son armée un géant si formidable qu'aucun des chevaliers chrétiens n'osait l'attaquer (la saga 13<sup>13</sup> enn þo fanzt eingi sa er fram villdi rida i mot Markhavlld; le trait n'existe pas ailleurs). Percenober accepte le combat; il est sur le point d'être vaincu, lorsqu'il entend une voix qui lui parle de son amie, et oubliant toutes ses blessures il coupe la tête du géant (!)

Le poème français mentionne également cette distribution d'argent. Au milieu du combat le héros se souvient de sa dame, Crap. v. 3396, et le même trait reparait dans le rom. esp.

<sup>1</sup> Partalope est sauvé par un grand oiseau blanc, qui le dépose sain et sauf aux pieds de son père.

<sup>2</sup> MS. Bodleian: for to esschewe grete blode shedyng, ressemblance fortuite.





qui s'éloigne dans la saga est sans doute la mère des autres versions. Dans le poème français on essaye de griser Parténopeus, dans la saga il est déjà ivre. Le poème danois n'a rien de semblable, mais le rom. esp. prouve que ce trait est primitif: on lui donne *veleño en el vino*.

Ni la saga, ni le poème danois ne parlent du pardon de Mélior (Crap. v. 4160—90). Le roman esp. suit le poème franç. Le ms. F se rapproche un peu de ces versions, peut-être fortuitement: Partalope avoue qu'on lui a tendu un piège<sup>1</sup>. Ensuite, dans tous les mss., Marmoria le met en garde contre le roi.

S. Un an passé (en franç. six mois), Partalope demande à retourner dans son pays. Elle lui dit de se méfier du père (en franç. de la mère). »Mais si tu suis mes conseils, tu seras plus puissant qu'aucun de ta famille ne l'a été«<sup>2</sup>. Le lendemain Partalope part pour la France. Cette fois Partalope écoute les conseils du père<sup>3</sup>. Personne ne savait trouver un moyen qui permît de voir la dame, excepté l'archevêque (plus tard appelé évêque) de Cologne (A—E)<sup>4</sup>. Celui-ci lui donne une pierre magique, (cf. p. 16) en disant: »Garde cette pierre dans ta bourse (F manche) . . . et sitôt qu'elle sera endormie, tu sortiras la pierre, en la cachant dans ta main fermée. Alors tu verras tous ceux qui y seront, et tous te verront«.

Dans le poème danois (v. 689—92) la mère lui donne un anneau en or. »Quand tu retourneras la pierre, tu verras clairement quelle est cette femme«.

Il y a donc accord en ce que le héros reçoit, non pas une lanterne<sup>5</sup>, mais une pierre, ou une pierre enchâssée dans un anneau.

Dans le poème français, c'est également la mère qui lui fournit le moyen de voir la dame, l'évêque n'y joue que le rôle du confesseur. Mais le rom. esp. prouve que la saga contient le trait primitif du groupe Z. Le poème danois, ayant supprimé la personne de l'évêque, ne suit le poème français que grâce à la simplification du récit.

La saga ne sacrifie pas beaucoup de mots aux deux retours au château de Marmoria: Partalope prend son cheval et arrive dans la ville

<sup>1</sup> A—E divergent: Marmoria lui raconte qu'elle l'a sauvé des chevaliers et puis de la femme.

<sup>2</sup> C'est là la seule fois que nous trouvons une allusion aux promesses que l'héroïne des autres versions fait à son amant dès la première nuit. Dans la saga elle le menace de la vengeance des chevaliers, en cas de découverte.

<sup>3</sup> Crap. v. 4451 »ce est la riens dont plus me dout«, n'appuie pas la leçon de A—E 19<sup>8</sup> »parce qu'il la soupçonnait toujours«.

<sup>4</sup> F: un évêque, les mss. franç. hésitent. Les sagas emploient souvent le mot évêque pour désigner un archevêque, comme cela se voit d'ailleurs dans la poésie française.

<sup>5</sup> Crap. v. 4463—66 une lanterne, dont la chandelle »n'estaint por orés ne por vens«; esp. yo vos dare vna lãterna que es encãtada que nũca se puede apagar hasta que la quiebrẽ . . . si fuere pecado no la podredes ver.

enchantée »de la même manière qu'auparavant«, sans voir personne. Le poème danois a conservé la mention du navire qui l'emporte, et du festin dans le palais (comme en franç. et en esp.).

S. Marmoria le reçoit bien, mais soupçonne que Partalope lui cache quelque chose. La dame endormie, Partalope sort la pierre et voit la plus belle femme qui soit au monde. Transporté de joie, il la réveille et lui parle. Marmoria n'éclate pas en colère. Elle a peur, dit-elle, et Partalope comprendra maintenant pourquoi elle s'est cachée. En même temps, des chevaliers armés pénètrent dans la chambre. Ils saisissent Partalope et l'emmenent dans la grande salle. Le peuple, aussitôt convoqué, menace de le mettre à mort, lorsqu'Urakia arrive à temps pour se faire délivrer le prisonnier.

Aucune autre version ne contient de détails pareils, ils sont dûs au remanieur islandais.

Le poème danois ayant confondu les deux voyages place la trahison de Percenober à la deuxième nuit de son retour.

P. D. S'apercevant que la dame est endormie, Percenober tourne la pierre de l'anneau et voit la plus belle femme du monde. Elle s'éveille à l'éclat de la lumière. »Mauvais coquin, s'écrie-t-elle, pourquoi m'as tu trahie?« Percenober, couché dans le lit, est au désespoir:

v. 786—90

I ladher mægh howdhet hoge fraa,  
thy ath jech wedh thet sielff wel,  
ath jech giorde eder stor wskiel,  
thy wil jech nw heller dödh,  
æn lewe lenger wed töllig nöd . . .

Crap. v. 4776 et suiv.

Ma vie en ai vers vos forfaite,  
Quant je connois ma félonie,  
N'ai droit en membre ne en vie:  
Laissiés me ocire as cevaliers . . .  
Trop ai certes vescu d'asés . . .

Les pleurs et les lamentations des deux amants se prolongent pendant toute la nuit. Le matin, les dames d'honneur et les chevaliers entrent dans la chambre, »apportant de l'eau et des serviettes . . . Si la noble dame Frago n'y avait été, Percenober aurait perdu la vie, à l'instant même«. »Qui est-ce qui se cache ici?« dit-elle à sa sœur. — »Ce misérable m'a trahie, répond la reine, . . . faites lui couper la tête, alors il ne séduira plus d'autre femme<sup>1</sup>.«

Les versions espagnole et française prouvent que les chevaliers des versions danoise et islandaise font leur entrée trop tôt. Les autres traits du poème danois se retrouvent pour la plupart dans le poème français.

<sup>1</sup> La menace se retrouve dans le rom. esp., mais la ressemblance est probablement fortuite, car la scène se joue dans des conditions toutes différentes. La traduction catalane a ajouté pour son propre compte: ja mes farcu trahició, ni afront á ninguna donzella, comme en danois. C'est là un bon exemple de ces coïncidences qui considérées isolément ne prouvent rien du tout.

Le poète danois ne dit pas comment Frago sauve l'amant de sa sœur. »Ne voulant pas le perdre, elle le recommande à un marin qui doit le mener hors du pays et lui procurer un harnois digne d'un chevalier<sup>1</sup>.

La suite du poème danois est extrêmement embrouillée. Il oublie même l'ancien roncin que Parténopeus doit emmener (la saga ajoute les chiens).

Dans le poème danois, Urrique ne quitte pas sa sœur; dans la saga elle accompagne Parténopeus au rocher habituel pour revenir immédiatement à Chef-d'Oire, trait motivé par la suite du récit. Voici le texte espagnol: Encomédolo al maestre dela nao que lo lleuasse hasta Bles saluo & seguro / & dixo al maestre d'la nao. Avn que vos llame la emperatriz no boluades a su llamado sino yo vos mandare cortar la cabeça: y ellos se fuerō. Alli vrracla se metio en otra nao por miedo dela emperatriz . . . & fuesse ala tierra que le auia dexado su padre. Urrique continue longtemps à fuir, malgré les prières de Mélior.

Autrement en français, Crap. v. 5137 et suiv.

La bele Uraque entre en la nef,  
Et fait tost desserrer le tref,  
Et commande as notoniers,  
Si com il ont lor membres chiers,

Qu'il l'amoient, s'il ont bon vent,  
Droit à Nantes paisiblement . . .  
Atant part de Partonopeu;  
Quant s'en part s'el conmande à Dieu.

Lorsque, après la rencontre dans les Ardennes, Urrique revient, mandée par sa sœur, elle dit, Crap. v. 6345—6: Ore a un an et plus, ce croi, Que mais ne vos vi, ne vos moi (esp. agora ha vn año no fezistes assi) et plus loin, v. 6359—61:

Tant m'en féistes mal samblant  
Que je tornai de vos plorant:  
Puis sui par cele mer alée etc.

Les versions du Nord s'écartent donc des autres.

S. Arrivé au rocher, Partalope prend congé d'Urrique et se rend à Paris<sup>2</sup> Il s'enferme dans sa chambre<sup>3</sup> et renvoie, tour à tour, le roi, sa mère et l'évêque.

Dans le poème français, c'est la mère qui vient frapper à la porte; puis le roi mande des prêtres pour le consoler. En espagnol, Parténopeus reçoit également la visite de sa mère, mais: no queria el rey d'frácia yr auerlo porque se sentia por culpado.

S. (A—E) Partalope passe sept jours sans boire, ni manger. Le huitième jour arrive un homme à cheval et demande à parler à Partalope. C'est

<sup>1</sup> cf. Crap. v. 5057—84, et le rom. esp., los paños d' lino & sus ropas que auia traydo.

<sup>2</sup> en franç. et en esp. à Blois, le poème danois dit seulement la France.

<sup>3</sup> F ajoute: Sidann reif hann Klædi sin ok jós yfvir sik Molldu (expression consacrée).

Hlodvir, fils du roi Markhauld. »Mon père est mort, dit-il, mais il m'a dit d'aller te chercher pour que tu m'apprennes la chevalerie. Je suis venu ici sur le conseil de ma mère, et à l'insu de ma famille«. Il entre, sans se soucier des menaces de Partalope, qui est trop épuisé pour lui faire résistance. Puis il l'habille, et le force à manger. Petit à petit, Partalope reprend ses forces, et, un jour il propose à Hlodvir de fuir. Ils prennent leurs chevaux et s'en vont<sup>1</sup>.

Le caractère de ce passage (24<sup>1</sup>—26<sup>4</sup>) est bien celui de la saga, mais le rom. esp. présente des traits analogues. Sornaguer envoie son fils Aufete en France: *alli hallaredes un caull'o que... ha por nōbre el cōde Partinuples seruido & curad de aprēder sus costūbres*. Le comte (il paraît qu'il est de retour depuis trois jours) lui ouvre la porte et le reçoit avec grande joie. Il dit à Aufete: *hazeme amassar pā de ceuada y traed aqui vn jarro d'agua*.

Crap. v. 5509—11. Endroit le vespre uns vallès vient  
 Qui un pain d'orge en se main tient,  
 Et un pichier en l'autre main.

Nous saurons son histoire plus tard, Crap. v. 5561 et suiv:

Li vallès ot nom Guillemos . .  
 Rois Sornegur, bien a deux ans,  
 L'avoit tremis Partonopeu . . .  
 Il est fils al bon roi Fabur

Et de la seror Sornegur,  
 Qui Partonopeus l'ot tremis  
 Por aprendre l'us del país,  
 Et de françois l'afaiement . . .

S. (A—E) Partalope et Hlodvir arrivent dans un village. Le valet dit à son maître: »Il faut que tu me baptises, ou que je retourne dans mon pays«. Le lendemain, Hlodvir reçoit le baptême avec le nom de Barbarus<sup>2</sup>. Partalope monte, une nuit, sur son cheval et se rend secrètement au rocher. Il se nourrit, dans la forêt, des racines des plantes. Barbarus, à son réveil, s'aperçoit que Partalope a disparu. Étant converti au christianisme, il ne peut plus retourner dans son pays, et se propose d'aller à la recherche de son maître.

Le passage précédent offre une ressemblance frappante avec Crap. v. 5615 et suiv. (sauf ce détail que le poème français parle de la désolation du valet avant de mentionner l'arrivée de Parténopeus dans les Ardennes).

P. D. Constancianobis languit pendant sept ans. Percenober, qui à bord du navire doit faire partie de l'équipage, devient fou. Le capitaine,

<sup>1</sup> F a détérioré le récit: Partalope propose tout de suite de faire baptiser le jeune valet. La fuite des deux amis est abrégée considérablement.

<sup>2</sup> esp. *Otro día por la mañana lleuolo ala yglesia de aquel lugar & tornolo christiano & pusole nombre Guillermo que es nombre frances. Y desque christiano se vido ouo muy gran plazer. Et puis, plus un mot ni sur le valet ni sur Parténopeus avant sa rencontre avec Urraque.*

réfléchissant comment on pourrait bien guérir cette folie, s'avise de la belle-fille du roi; la pauvre femme est malade de chagrin, parce que Percenober n'a pas voulu d'elle. La demoiselle «compréhant» que Percenober est de retour, en avertit le roi. «Vous verrez qu'il a complètement perdu la raison». Percenober l'entendant parler ainsi (!) devient encore plus fou et va se réfugier dans une forêt. Il y reste sept ans dans la misère et mangeant les herbes de la forêt.

La demoiselle joue ici un rôle qui, d'après les témoignages des autres versions, ne lui convient pas. La folie de Percenober est également exagérée. Nous lisons en espagnol: *el rey supo d'como se auia tornado loco su sobrino*; Urrique écrit à sa sœur que *supiesse cierto que era tornado loco*, et la même pensée revient en français (Crap. v. 6365—68, 7056).

Les versions scandinaves mentionnent le détail que Parténopeus se nourrit des plantes = Crap. v. 6108—16, 8542.

La saga et le poème danois nous transportent ensuite en Grèce (dans le rom. esp. la scène change à chaque instant).

Pour le passage Klock. 27<sup>14</sup>—28<sup>16</sup> et la leçon divergente de F voir p. 11.

S. (28<sup>16</sup>—29<sup>6</sup>, même contenu dans F): L'assemblée des rois décide que Marmoria se mariera. Le vainqueur d'un tournoi, auquel se présenteront les meilleurs chevaliers du monde, épousera l'impératrice. Ce tournoi aura lieu à Pâques<sup>1</sup> de l'année prochaine et durera quatre jours (A—E), F *hinn fjórda Dag Páskanna* (Plus logique puisque, dans la version islandaise, le tournoi ne durera qu'un jour), partout ailleurs naturellement trois jours. Nous retrouvons les mêmes traits en esp., mais surtout en franç. Crap. v. 6459 et suiv. (confidences de Mélior)<sup>2</sup>.

Ci ot entan une assenblée . . .	v. 6547. De la Penteste en un an . . .
Nus hom n'est de menor chases	v. 6581. Enprès si soit par briés mandé
Ne fust à tel conseil mandez,	Que trestuit li bon chevalier . . .
Et fu li consauz chascun jor	Soient por tornoier ici . . .
De moi faire prene seignor . . .	v. 6589. Et durt trois jorz toz enterins . . .

Vient ensuite le passage du ms. F. cité p. 11: *Enn er Marmorja etc.*

P. D. Un roi païen menace d'envahir le pays de Constancianobis. Il faut que la reine consente à l'épouser. Elle se résigne et lui envoie Frago pour fixer les noces.

S. Urakia se souvient maintenant de Partalope et se rend au rocher où elle a pris congé de lui (Dans les autres versions Urrique rencontre le héros par hasard).

<sup>1</sup> esp. *pascua florida*.

<sup>2</sup> Z se distingue ici du groupe Y, dans lequel nous apprenons par Mélior les préparatifs du tournoi.

Remarquons que, dans nos deux versions, Parténopeus a déjà vécu un certain temps dans la forêt (en français il y arrive au même moment qu'Urraque; le rom. esp. ne laisse rien voir), et qu'Urraque est restée chez sa sœur, cf. p. 28; en esp. et en franç. elle ne revient à Chef-d'Oire qu'après la rencontre dans les Ardennes, mandée par Mélior.

S. Ayant débarquée, Urakia voit un cheval poursuivi par un lion féroce. Elle croit reconnaître le cheval et dit à ses hommes de s'en emparer. «Entrons dans la forêt, dit-elle, et voyons si nous trouvons autre chose». Dans la forêt, elle met le pied sur un tas de mousse qui remue, et demande qui c'est . . . »Partalopi heiti ek, enn eptir þinv nafni vil ek eigi spyria, Vrækia heiti ek, segir hon.<sup>1</sup> Elle le prend par la main et le conduit à bord de son navire pour l'emmener ensuite dans son île.

P. D. Au cours du voyage, le navire arrive à l'endroit où Percenober se cache depuis sept ans. Frago a envie de faire une promenade à terre avec ses demoiselles, pour se divertir<sup>2</sup>. Le capitaine objecte que la forêt est remplie de serpents et de bêtes féroces, mais Frago, convaincue que Notre Dame la protégera, ne l'écoute pas. Elle y rencontre un homme qui lui est absolument inconnu. Les demoiselles lui suggèrent: Faites-lui préparer un bain et donnez lui quelques vêtements. La noble dame n'en paraît pas trop enthousiasmée, mais elle fait néanmoins porter le malade au navire, et prend soin de lui. Après avoir rempli sa commission auprès du roi païen, elle demande enfin le nom de l'inconnu: «Il me semble que vous êtes le chevalier qui a fait tant de chagrin à ma sœur». Percenober se nomme et la remercie de l'avoir secouru. La dame lui promet de le réconcilier avec la reine, et en attendant qu'elle parle à sa sœur, elle envoie Percenober à son château<sup>3</sup>. Il la rejoindra sitôt qu'elle lui aura écrit.

A travers le remaniement de la saga et la confusion du poème danois nous entrevoyons le récit du poème français. Les détails sont changés, mais les horreurs de la forêt, le lion, le marin, la rencontre, le soin qu'Urraque prend de Parténopeus, la consolation et le voyage au château sont des traits qui nous permettent de reconstruire toute la scène. Les lettres et

<sup>1</sup> La leçon de F est toute différente: Huorier Menn eru hier nã kommir ok troda mik undir Fótum sjar . . . Órækia mæltte þá: . . . skaltu mē upp standa Partalope Kongs-son ok sorga mē æigi leingur þui at hier er nã kominn Úrækia Systur Marmonie Kóngssins Dóttur af Miklagarde.

Dans le poème franç. Parténopeus lui dit de s'en aller: v. 5995—96: Or vos en poés bien aler, Tot sains le vostre non nomer (comp. A—E), Urraque s'y nomme la première, comme en esp.

<sup>2</sup> Ressemblance fortuite avec Crap. v. 8531—32 Awan en mer M'estoie alée deporter.

<sup>3</sup> Dans les autres versions, Urraque accompagne d'abord Parténopeus à l'île.

la toilette sont mentionnées, *Crap.* v. 6199, 16—99, et dans le roman espagnol.

Persevis n'existe pas dans nos textes<sup>1</sup>. Il n'y a que les «demoiselles» d'Urrique.

S. (A—E, Klock. 30<sup>b</sup>—31<sup>9</sup>, manque dans F): Partalope, caché dans l'île, reprend ses forces, et Urakia se rend chez sa sœur, (ce voyage, supprimé dans F, appartient au récit primitif). Elle la taquine: at paskvm ætlar þv at taka þer mann (*Crap.* v. 6695 un prendrés del tornoiement etc.) Comme dans les autres versions, Urakia retourne ensuite à son île et donne à Partalope des nouvelles de son amie et du tournoi. (Le trait des nouvelles reparait aussi dans F).

Vient ensuite l'épisode insipide et incohérent Klock. 31<sup>10</sup>—32<sup>b</sup> (A—E): Partalope vient sous le nom de Hugi, duc de Normandie, rendre visite à Urakia qui, paraît-il, habite hors de l'île<sup>2</sup>.

P. D. Frago, de retour de son voyage, avoue tout de suite à sa sœur qu'elle a sauvé Percenober, et lui conseille de prendre l'ancien amant au lieu du chien païen. Constancianobis n'en veut d'abord rien entendre, mais Frago arrive vite à lui faire changer de ton. Elle s'embarque ensuite pour aller le chercher, mais arrivée à l'île elle apprend que Percenober a disparu. Elle retourne auprès de sa sœur et essaye de la consoler<sup>3</sup>.

On reconnaît les plaintes de la reine et les reproches d'Urrique. Le poème danois ne mentionne pas qu'Urrique accompagne Parténopeus à Salence, mais il y fait, en revanche, revenir Urrique après la disparition du héros. Ce trait, qui manque dans la saga, est indispensable et doit appartenir à la version primitive de Z, (dans Y Urrique se trouve à ce moment dans l'île), cf. le rom. esp. *Boluamos a vrracla que desque fue al castillo & no fallo al cōde pregūto ala dōzella que era del cōde. Ella respōdio que desque vuestra merced le auia embiado la respuesta dela carta que mas nolo auia visto: y que tenia recelo que se auia ahogado enla mar. Alli hizierō grā llāto vrracla y persies la donzella . . . fuerōse para la emperatriz cō grā tristeza. — La emperatriz . . . hizola salir a recibir cō muy grāde alegria no sabiēdo la emperatriz el enojo que traya su hermana vrracla por el bueno del cōde.*

<sup>1</sup> elle joue en esp. le même rôle qu'en français. Le roman de Couchu a donné le change à M. Kölbng.

<sup>2</sup> F dit seulement: Hún bad hann nefnast Huga son Hertoga af Normandi fyrir audrumm Mōnnum, et ne mentionne pas la visite. Il semble difficile d'en rapprocher le texte esp. Urrique a dit à Parténopeus: que no dixiesse anadie quien era ni quien no saluo que dixiesse que era vn vassallo suyo que se auia perdido enlas sierras de ardeña, cf. *Crap.* v. 6143—46.

<sup>3</sup> en esp. comme en franç. Urrique ne parle du sort de Parténopeus qu'au moment du tournoi. Le poème danois offre ici une ressemblance fortuite avec le poème italien, voir p. 3.



Dans aucun de nos textes Mólott ne comte Pópée à Parténopeus, comme nous le voyons dans le rom. esp. et Crap. v. 6903—7602.

S. Urakia rejoint sa sœur<sup>1</sup>. Un jour Partalope «en un batelet est entres» (v. 7611), «uns estorbellons le souprent» v. 7615, «li vens l'enmaine aval le mer», v. 7619, et l'ayant fait errer sur la mer pendant plusieurs jours «se'l fait en un isle arriver» v. 7620. Il y rencontre Gram, le paysan<sup>2</sup>, géant difforme, dont la description est des plus fantastiques<sup>3</sup>. Le géant saisit Partalope et l'enferme dans un cachot où la femme du géant vient le voir. La suite 35<sup>4</sup>—<sup>49</sup> mentionne le départ de Gram pour Miklagard, le don du cheval et des armes, la mise en liberté sur parole. Quant à l'exposition plus logique de F, voir p. 11—12.

Le poème danois n'a pas beaucoup changé les traits de son original (v. 1159—1234):

Percenober est entré dans un bateau pour se divertir. La tempête l'emène en pleine mer et le fait tomber entre les mains d'un comte païen qui l'enferme dans une tour. Le comte part pour le tournoi qui aura lieu dans quinze jours (esp. douze jours) «en l'honneur du mariage de Constancianobis», et sa femme vient voir Percenober dans la prison. Elle est accompagnée d'un «chevalier chrétien» qui rappelle vaguement le pèlerin du rom. esp. «que le tomasse el pleyto omenaje segū que los christianos hazen». Percenober parle de son chagrin et fait pitié à la comtesse. Elle lui permet de partir à condition «que son seigneur n'ait pas motif de la haïr», et lui fournit un cheval et des armes.

C'est, dans nos textes, Armant lui-même, et non ses gens, qui vient saisir Parténopeus. Dans la saga la femme est fille d'un baron enlevée par Gram; il paraît donc qu'elle est chrétienne, comme en danois.

S. Partalope monte sur son cheval<sup>4</sup>. En route, il entend le vacarme d'un chevalier qui essaye de le rejoindre et le prie d'attendre. Voyant qu'il lui est impossible d'échapper, Partalope s'arrête. L'inconnu lui demande où il va. «Au tournoi de Miklagard. — Voulez-vous que nous fassions chemin ensemble?»<sup>5</sup> L'inconnu dit qu'il espère trouver à Miklagard son ancien maître. «Qui était ton maître? — Partalope, fils du roi

<sup>1</sup> F ajoute ici que Part. reprend ses forces et qu'Urakia reprend le navire, V. p. 11.

<sup>2</sup> faite d'une meilleure traduction. Le mot gyoysant ne rend pas l'idée l'indépendance du «bondie».

<sup>3</sup> v. 7626 uns diables, uns fiers tirans.

<sup>4</sup> F autrement: ok er hann kinn á Land (Gram habite une île), mistir hann einmitt Riddara á góðdumm Heste, enn hann nefndist Parsianus ok Yór ek seigir hann at leita eftir Partalopa Kóngssvegi af Fréskóndu, eðlar innal kanta þær til hánna segja lita máttu nú hann síð seigir Partalope verður þar nú Fagnadar fundur etc.

<sup>5</sup> comp. Crap. v. 7791—7795. 7800 et suiv.

de France? — Quel est ton nom? — J'ai nom Barbarus.» Heureux de la rencontre, il poursuivent Gram et le tuent lui et son valet. Les deux amis retournent ensuite au château de Gram et mettent en liberté les gentilshommes qui y sont emprisonnés<sup>1</sup>. Le lendemain matin ils se mettent en route pour Miklagard.

P. D. Percenober, en partant, est accompagné de douze valets, (V. la leçon de F, p. 12)<sup>2</sup>. Il rencontre en route un comte, accompagné du même nombre de valets. Percenober l'attaque et le désarçonne. Puis il descend de son cheval et demande pardon au chevalier inconnu. Les deux adversaires se jurent amitié et changent de noms. Percenober, à cause de son armure blanche, s'appellera le chevalier au manteau blanc, l'autre le chevalier au manteau noir<sup>3</sup>.

Il est difficile de concilier cette rencontre belliqueuse avec celle des autres versions. La rencontre Crap. v. 7753—7850 est tout ce qu'il y a de plus pacifique. Le rom. esp. se rapproche un peu de la saga (A—E): Y como lo vido el moro aguijo cõn su cauallo quanto mas pudo de manera que se encontraron ambos ados & saluarõse, de même la version anglaise du groupe Y:

v. 6386 Ffromm his meyne he pryked in hast  
And to Partanopè he come as fast.

Malheureusement le poème danois ne vous renseigne pas sur la question de savoir si Gaudin et Anselet sont, dans la rédaction originale du roman, deux personnages distincts. Il semble en effet étonnant que le poète ne se soit pas souvenu de l'épisode si saillant du valet qui, après de longues recherches, retrouve enfin son maître; mais la fuite de Percenober est tout particulièrement vague et embrouillée, et il se peut que le poète se soit justement trouvé devant une lacune. Le fragm. angl. se sert, plus tard, du nom de Gaudyn, le roman espagnol suit Y. En tenant compte de la tendance générale des sagas à restreindre le nombre de leur personnages, il me paraît hors de doute que Gaudin et Anselet sont réellement deux personnes.

Les sagas transforment souvent radicalement les descriptions des combats; la nôtre a remanié le tournoi d'une façon lamentable. Nous apprenons que Marmoria y est présente, et que Partalope et Barbarus

<sup>1</sup> A (et B,?) douze, C vingt, D E quinze, F trente.

<sup>2</sup> Ce sont peut-être les nautoniers du poème français, cf. Crap. v. 7739—52. Dans la version italienne, Gherardino est accompagné de Donzelli e fanti con molta famiglia, II, 30. En franç. Gaudin est accompagné de cinq mesquins et de cinq écuyers, en esp. de trois pages.

<sup>3</sup> Le Gaudin du poème franç. porte une armure vermeille.

sont les chevaliers les plus vaillants, voilà les seuls traits primitifs qui nous restent. Gram (Armant) a déjà été tue. Du soudan, des trois journées il n'y a pas trace.

Le poème danois a mieux conservé le souvenir des combats :

Deux chevaliers (c.-à-d. Corsout et Clarin) regardent, du haut de la tour, l'arrivée des deux amis. Percenober attaque le comte qui l'a fait prisonnier et lui coupe la tête (en esp. et en franç., événement de la troisième journée). Le combat fini, les deux amis retournent à leur auberge. Le deuxième jour, le roi de France et le roi païen combattent. Le roi de France recule, mais Percenober lui vient en aide, « et coupe le bras au païen » (le dernier trait est faux, le reste correspond à Crap. v. 8653 et suiv.; le rom. esp. remet ce combat au troisième jour). Frago dit à sa sœur: Voilà Percenober, le chevalier au harnois blanc (Crap. v. 8517 et suiv., et à peu près de même en esp.). « Constancianobis la prie d'aller chercher des renseignements à l'auberge de Percenober. Frago s'y rend déguisée en marchande de pommes. Ayant reconnu Percenober elle revient auprès de sa sœur. » Le troisième jour, le tournoi continue, le vainqueur épousera la reine. « Le roi païen ne peut pas prendre part au combat, ayant perdu le bras. »

S. (A—E = Klock. 41<sup>15</sup> — 43<sup>4</sup>): Le combat fini, Partalope retourne au château de Gram<sup>1</sup>. Urakia, qui a observé son départ, s'y rend, accompagnée de trente chevaliers. Elle passe la soirée avec Partalope et Barbarus, et se prend d'amour pour l'écuyer. Le lendemain matin, ils se rendent tous au logis d'Urakia. L'air joyeux, elle va raconter à Marmorina que le vainqueur du tournoi est Partalope lui-même.

F ne mentionne pas le retour au château. Partalope et Barbarus viennent le soir à l'auberge d'Urakia où se passe alors la scène de l'amour naissant. Il est difficile de démêler, dans ces trois rédactions, le véritable rôle d'Urakia. Le rom. esp. dit (c'est le deuxième jour comme en danois): *dixo la señora emperatriz a su hermana: que pre-gûtasse al rey corsol que quiê era aquel caull'o etc.* Il paraît que la visite exprime un certain rapport entre A—E et le poème danois.

S. (A—E = Klock. 43<sup>4</sup> — fin): Le jour suivant, les chefs déclarent qu'ils choisiront pour empereur le vainqueur du tournoi, « pourvu qu'ils puissent le trouver » (allusion au voyage à Tenedon?)<sup>2</sup>. Partalope entre au palais, accompagné d'Urakia. Le roi de France, qui est venu au tournoi, se réjouit de revoir son fils. Celui-ci raconte à Marmorina

<sup>1</sup> Si c'est là une allusion au retour du comte à Tenedon, elle fait double emploi avec le retour déjà mentionné.

<sup>2</sup> esp. *busearò al còde el primero y secudo & tercero dia & nîca lo ballato.*

toutes ses aventures. Proclamé empereur, il épouse Marmoría, et donne la main d'Urakía à son compagnon d'armes. Il lui donne encore *kongs nafn ok þar med Gaskoniam ok Eqvitaniam ok Nordmandi*. Barbarus retourne ensuite dans son pays, le roi de France prend congé, et les chevaliers étrangers quittent Miklagard, emportant des dons magnifiques.

Nous avons laissé de côté les détails inutiles et les discours puérils dont la fin de cette rédaction est hérissée. Voici la fin de F :

Les rois conduisent Partalope au palais et le proclament empereur. Marmoría consent tristement à le prendre pour époux. Elle ne le reconnaît qu'au moment où Partalope ôte son heaume et son armure, V. p. 12. *Vard fegnari enn frá meigi seigia, ok sva Hlaudver Kóngur Fadir hanns, gieck Órækia þá framm ok sagði allt huorsu hún hafði giört vid Partalopa, ok þockudu þá allir Menn hönnum sina Digd enn Marmoría þó mest var nú giör svo dyrdlig Veitsla ok Brudlaup at eigi hafði slikt verit i Heiminum ok at þui Brúðlaupi gipte Partalopi O-rakiam Barsiano Kongssyne voru þar allir hqfdingiar burt leystir ágiatum biöfsvumm enn Partalopi vard nú Keysari i Miklagardi, ok ríktu þau Marmorja þar med Prydi etc.*

P. D. v. 1379 — fin. Constancianobis désire que Percenober vienne chez elle, le soir. Frago dit au vieux chevalier (voilà Ernoul) d'aller chercher le chevalier au manteau blanc. Elle le prie en même temps d'inviter son compagnon d'armes. Le vieux chevalier lui promet de remplir cette commission. Nous expulserons, ajoute-t-il, ce roi païen. Au festin du soir, il fait asseoir Percenober à côté de la reine. Le lendemain, les chevaliers déclarent, d'un commun accord, qu'ils s'en remettront au jugement du vieux chevalier. Celui-ci propose Percenober, et le roi de France, se réjouissant d'entendre prononcer le nom de son neveu, s'écrie: Percenober, mon glorieux neveu, tu m'as sauvé, moi et mon royaume, en tuant le païen. Je ne connais personne qui soit plus digne que toi de porter la couronne. Tu possèdes toi-même des châteaux et des terres. — Percenober est proclamé roi, et son mariage avec Constancianobis est célébré sur le champ. Tout le monde reçoit des cadeaux magnifiques. Après les noces, Percenober accorde Frago à son compagnon d'armes, et, pour que le vieux chevalier ait sa part du bonheur, il lui fait épouser la brave comtesse chrétienne.

La plus grande partie du passage est remplie de niaiseries sans importance.

Examinons d'abord la fin si différente des deux rédactions islandaises. Le récit de F, très succinct comme en espagnol, nous inspire plus de confiance que celui de la rédaction A—E qui, en effet, a dû

broder pour son propre compte sur la fin du roman. La scène du désarmement est propre à F. Nous avons déjà fait observer combien ce trait ressemble à celui que nous présentent le poème français et, tout particulièrement, le roman espagnol.

Le ms. de l' Arsenal contient le détail que Parténopeus donne à Gaudin ses provinces françaises, v. 10495—6:

En France li doins deux contés  
Dont mes pères fu iretés.

Ce passage appartient exclusivement à la rédaction représentée par le ms. de l' Ars.; si le même trait des mss. A—E était primitif, il serait donc très important pour le rétablissement du texte français. Nous croyons cependant que ce trait particulier de A—E a été ajouté après coup, et que la ressemblance est illusoire. Les noms des provinces ne figurent pas dans le texte français, et ces provinces, les comtés de Blois et d'Angers, ne correspondent pas à celles mentionnées dans A—E. Cela est pourtant de moindre importance; ce qui me paraît décisif, c'est que le passage n'est pas propre à notre saga. Il faut toujours, surtout dans les sagas romantiques, se méfier des expressions conventionnelles, et nous retrouvons à peu près la même phrase dans la saga de Flovent II, 21: gaf Flouent honvm Nordmandi ok kongs nafn.

Le roi de France joue, dans le poème danois, un rôle qui rappelle un peu celui que lui attribue le manuscrit de l' Ars., Crap. v. 9209—9310: Parténopeus, s'écrie-t-il, a sauvé la France des païens; il descend des Troyens, il possède en France deux comtés. Les autres mss. en font à peine mention après le tournoi: le jour des noces

Li rois que Franc claiment Lohier<sup>1</sup>  
I reconut son ami chier,

remarque peu logique, puisque le comte a déjà été reconnu.

Je suis pourtant porté à croire que la ressemblance indiquée est fortuite; car elle n'est pas appuyée par la rédaction A—E, et F se rapproche plutôt du roman espagnol. Le récit du groupe Z finit en effet brusquement, et il est naturel que le poète danois ait voulu l'amplifier.

C'est, dans nos versions, le vieux roi de France qui arrive au tournoi. Le roman espagnol nous avertit, au début du tournoi, que le roi Clovis est mort<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> cf. Rou I. 4398 le roi de France que l'un clame Lohier.

<sup>2</sup> preguntó a vos franceses por el bueno d'el rey de francia a dixerō que era ya muerto por cierto que otro rey tenía que era su hijo.

Le trait islandais que le roi et les chevaliers quittent la cour se retrouve dans le roman espagnol: cada vno se fue a sus tierras . . . acabadas las bodas el rey d'fracia & los castellanos se fuerõ para sus tierras.

La distribution des dons reparait aussi en français (mss. de Berne, S<sup>t</sup> Germ. etc.), mais ce thème très commun ne permet de rien préciser.

Nos versions finissent par un double mariage. Celui de »la comtesse chrétienne« est évidemment d'invention locale, le poète italien la marie à un donzello cortese e saputo. Seule la version italienne présente le même dénouement que les textes du Nord: Gherardino épouse la Fata Bianca et Marco Bello épouse la sœur.

Le fragm. angl. ne laisse rien voir. Dans le ms. de l'Ars. Parténopeus épouse Mélior, le roi de France Urraque, et Gaudin Persevis. Les autres manuscrits et le roman espagnol ne connaissent que le mariage de Parténopeus. Ce n'est que plus tard que le Gaudin espagnol, converti au christianisme, épouse vna dözella hija dalgo & muy hermosa.

Les textes de Y qui ne connaissent qu'un seul mariage font une fois allusion à l'amour de Gaudin. Regardant Mélior qui descend de la tour, Gaudin avoue qu'il n'a jamais vu une beauté pareille,

Mais quant il voit Uraque apres,  
A li s'aproiche et vient plus pres.  
Amors a li si l'achantele,  
Ses cuers li ment (dit) qu'ele est plus bele.  
Or est en la riote entrez  
Dont il aura peines assez.  
Bien set amors home afole,  
Quant ele Gaudin fait amer  
Si veil, si roide, si durant,  
Fait derechief paroir enfant,

M. v. Look cite encore (thèse p. 9) le ms. de Berne v. 10475:

Si vos dirai del bloi Gaudin  
Cum i trait de s'amor à fin.

Je ne puis contrôler l'exactitude de cette leçon. Le ms. de S<sup>t</sup> Germ., P et T (je ne trouve pas, dans mes notes, de variante pour l'Ashb.) donnent »guerre« et non »amor«. Mais cette question n'a aucune importance. Le passage appartient à la seconde partie du roman, qui ne donne raison ni à l'une ni à l'autre de ces leçons.

Je ne vois aucun rapport direct entre le double mariage du poème italien et le dénouement semblable des versions islandaise et danoise. Le traducteur catalan a également été d'avis que c'est là la fin qui

convient le mieux au roman. Il est pourtant possible que l'idée du double mariage soit suggérée par la mention de l'amour naissant de Gaudin.

Nous considérons, en conséquence, le double mariage comme une particularité de nos textes.

Dans le ms. de l'Ars. Parténopeus, défié par le soudan, tue son rival en combat singulier, (v. 9475—9891); dans les autres mss. le soudan se retire furieux, pour revenir plus tard prendre sa vengeance. Le rom. esp. dit tout simplement: cada vno se fuè a sus tierras; dans le poème italien Gherardino coupe la tête du soudan, mais comme il y a confusion du soudan et d'Armant, le fait ne prouve rien. La saga n'a pas de soudan. Le poème danois nous laisse ignorer son sort. Dans tous les cas, il n'y a pas de combat singulier, et le soudan n'est pas tué.

### Les noms propres.

Les remanieurs islandais ont l'habitude de changer arbitrairement la forme des noms propres, au point même de les rendre très souvent méconnaissables. Ils en intervertissent l'emploi et empruntent volontiers à d'autres sagas les noms de leurs héros<sup>1</sup>.

Nous reconnaissons sans peine Partalope et Hlôdvir, roi de France, Mélior est devenue Marmoría, et Urraque ou Uracle s'appelle maintenant Urakia (A Vrækia; B C D, selon M. Klockhoff, Orakia; E Orakia et Urákia; F Urækia, Úrækia, Orækia, Órakia, Orackia, Orakia). C'est à tort qu'on a accentué Marmoría, Urakía; l'i n'a que la valeur du yod.

Le valet de Partalope, appelé d'abord Hlôdvir, reçoit le baptême avec le nom de Barbarus, (F: Barsianus, Parsianus, Barisonius). Le traducteur a-t-il voulu, par ce nom, désigner un jeune «Barbarin»? Je crois plutôt qu'il a mal compris le texte français v. 5573—6:

En son país ot non Fursin,  
Ensi l'apelent Barbarin;  
Li cuens l'a Guillemot nomé,  
Son nom en France plus usé<sup>2</sup>.

Le traducteur peut se vanter d'avoir, par sa bévue, entraîné dans la même erreur des commentateurs très savants.

<sup>1</sup> F. Jónsson, *Den oldn. og öldn. Litt. hist.* II 2 p. 665, *Cedersköld*, *Fornsigur XXI* etc.

<sup>2</sup> plus tard Ancelet; en esp. Aufete, puis Guilleramo «que es nombre frances».

L'empereur de Miklagard ou de Grèce se nomme, dans le texte de M. Klockhoff, Saragus, dans F Emanuel. Je ne vois aucun rapport entre Emanuel et Julian, l'empereur du roman espagnol (il n'est pas nommé dans les autres versions). Ce doit être un nom d'emprunt; car la saga de Bæring connaît aussi Emanuel, empereur de Grèce. Quant à Saragus (ou plutôt Sáragus?), j'en cherche l'origine dans Sorne-gur[s], le roi sarrasin, qui a échangé son vrai nom contre celui de Markhaulldr (A) ou de Marhaulldrinn<sup>1</sup> (B—E).

Je me demande un peu si ce nom si diversement orthographié ne cache pas une trace de Marcomiris, fils de Priam et premier souverain de France, ou de Marovels (l purement orthographique) grand-père de Parténopeus. Il faudrait alors croire que le changement a été opéré par la ressemblance avec Moralld (Mórald, Mórhold), vaincu par Tristram dans un combat singulier. Dans la saga de Tristram le nom est primitif.

Les Sarrasins ont été remplacés par les Bretons<sup>2</sup>. Partalope combat au »palliment de Miklagard« contre deux frères Heinrik et Vilhialm (A—E)<sup>3</sup> de Brabant (A) ou de Bláland, le pays des Sarrasins (C D E). Il y a tout lieu de croire que ces derniers noms qui manquent dans F ont été ajoutés postérieurement.

Armant<sup>4</sup> est devenu Gram[r], dans F Gunnar, Grimar. Les autres noms n'offrent aucun intérêt. L'empire grec s'étend, selon A—E, jusqu'au Sax-elf<sup>5</sup>, le roi de France siège à Paris; en quittant Miklagard, Partalope longe la Pouille et la Sicile (A—E); il prend, dans l'île d'Urrique, le pseudonyme de Hugi (A et F), remplacé dans C D E par Rikefor. L'archevêque de Cologne<sup>6</sup> (A—E) le séduit, le patriarche de Constantinople (A—E) lui donne, comme de juste, la bénédiction nuptiale. Barbarus reçoit (A—E) la Gascogne, l'Aquitaine et la Normandie (voir p. 36)

Les noms du poème danois sont vite examinés. Mélior a cédé sa place à Constancianobis, nom formé sur Constancia, sa ville de résidence; le héros s'appelle Percenober, Urrique est devenue Fraga (cf. Urakia), Fraga, Frago. Le poète connaît encore Frankerige et Paris.

<sup>1</sup> génit. Marhaulldsins etc. V. Klock, p. VI. F en tête du chapitre Markvalldss (génit.), mais en marge Mannhøldz, et dans le texte toujours Mannhøldur (nomin.).

<sup>2</sup> cf. Karlamagnus saga Í 45 ufríðr var mikill af Lungbördum ok Bretlands mönnum ok gera mikit ilt Rómverjum. Le traducteur a-t-il été gêné du rôle que jouent les Norois de Guenelande et d'Orcanie v. 2078? Le premier roi des Sarrasins du Nord est celui de Norvège.

<sup>3</sup> cf. les deux frères du même nom de la saga de Konrad.

<sup>4</sup> ou plutôt Hermant (esp. Herman).

<sup>5</sup> Sax-elf (l'Elbe) est mentionné plusieurs fois dans la saga de Bæring.

<sup>6</sup> cf. l'archevêque de Cologne de la saga de Bever.



La forme du mot *Fraga* est due d'abord à une faute de lecture (r consonne au lieu de v voyelle), puis à une transmission de vive voix en langue danoise, v étant remplacé par la sourde, qui se trouve constamment devant r. Je crois que l'analogie suffit pour expliquer ce changement, peut-être facilité par l'influence basse-allemande, mais sans être directement provoqué par elle. Le g du même nom et le b de *Percenober* s'expliquent également par la prononciation danoise, le er et le c ne font pas de difficulté.

### Conclusion.

Nous avons suivi, pas à pas, le développement du récit. La comparaison des manuscrits islandais avec la version danoise a montré que la marche du récit y est essentiellement la même, et que nombre de détails leur sont plus ou moins propres. Nous ne connaissons pas de version étrangère qui se rapprocherait plutôt de l'un que de l'autre de nos textes. Nous concluons nécessairement qu'ils remontent à une même source particulière.

La saga est sans doute de provenance norvégienne, comme c'est le cas des autres sagas romantiques. Traduite en langue norvégienne probablement vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, sous Håkon le vieux, la saga a été importée de bonne heure en Islande, et, partageant le sort des œuvres de ce genre<sup>1</sup>, elle n'a pas tardé à subir des remaniements, disons plutôt des détériorations, considérables. Déjà dans le courant du XIII<sup>e</sup> siècle, il a dû en exister plusieurs rédactions.

La date du poème danois est indiquée par le manuscrit: «le livre fut mis en rimes en 1484»,

v. 1590 twsind oc 1111 hwndret aar  
firæ sindis tywe paa thet fjerde, amen!

Comme le manuscrit s'arrête sans rime et sans apostrophes dévotes, il y a lieu de croire qu'il y manque quelques lignes.

L'édition de 1572 a ajouté, au v. 1584, seize lignes apocryphes (la mort du roi païen, les trois fils de *Percenober*, le partage de l'empire) et, au v. 1586, neuf lignes de recommandations religieuses. S'adressant «au lecteur» elle imprime la fin du ms. de Stockholm (v. 1587—91) et continue:

<sup>1</sup> F. Jónsson, *Oldn. og isl. Litt.* II<sup>e</sup> p. 905; R. Meissner, *Die Strengleikar*, p. 115

det fierde]

Det skal vide baade leg oc lærde,  
 At viste ieg der mere aff at sige,  
 Da vilde ieg nu ingelunde tie,  
 Thi vil ieg nu min tale ende,  
 Den som Bogen aff tysk oc til danske vende,  
 Er födt i Bergen iblant de haarde Steen,  
 Gud lad hannem leffue foruden meen . . .  
 Hendrick Christensen er hans naffn  
 Gud vnde hannem oc euindelig gaffn.

Nous apprenons ensuite que le livre fut imprimé (först tryct paa ny) à Copenhague en 1560.

Le roman suédois du Duc Frédéric (chanson d'Eufemia) se dit traduit aff tyzko ok ij swænska tungæ, mais le nouveau traducteur danois a eu soin de remplacer swænska par danskæ. Il faut donc se méfier de ces indications littéraires, et la forme même du post-scriptum de Percenober prête à soupçon. Les éditeurs aimaient à recommander leurs livres en les présentant comme des traductions faites de l'allemand, et il n'y avait aucune difficulté à faire accorder cette recommandation avec la mention de Bergen, ville presque allemande. Le nom de Bergen nous vient très à propos. Cependant, comme nous avons déjà rejeté une partie de ce post-scriptum, il est plus prudent de le rejeter en entier comme la note d'un précédent éditeur, d'autant plus que le nom de l'auteur paraît faux<sup>1</sup>.

M. Brandt suppose que le véritable auteur est le même poète qui a composé le roman de la Reine vertueuse, mis en rimes l'année précédente, et contenu dans le même manuscrit de Stockholm. Le poète, qui a probablement été moine, se nomme à la fin du poème Jep Jensen.

Je crois que M. Brandt a raison. Les phrases identiques de ces poèmes n'en sont pas une preuve convaincante<sup>2</sup>; car ces locutions faites

<sup>1</sup> On a attribué à un certain Hendrich Christensen la Chronique rimée de Bergen, parue environ 1560, de sorte qu'il y aurait lieu de croire que l'éditeur a voulu tirer avantage d'un nom connu. Cela n'est pourtant pas très sûr. Cf. Nicolaysen, Norske Magasin I p. 3; Brandt, Rom. Digt, III p. 335; G. Storm, Hist. Tidsskr. 3<sup>e</sup> série, IV, p. 418-27.

<sup>2</sup> En voici une liste qui, du reste, n'a pas la prétention d'être complète: Reine vertueuse v 13/4 = Percenober v. 11/2; de même 37 = 102; 46 = 40; 90 = 1024; 93 = 434; 95 = 849; 117/8 (287/8) = 951/2; 143/4 = 75/6; 203/4 = 987/8; 498 = 1276; 556 = 6; 560 = 575; 583/4 = 485/6; 585/6 = 483/4 (721/2); 593/4 = 811/2; 670 = 836; 741/2 (883/4) = 324/5; 791/2 = 789/90; 810 = 994; 847 = 1173; 857/8 = 787/8; 915/6 = 1324/5; 967/8 = 1423/4; 1029 = 481; 1033 = 1375; 1035 = 139; 1048 = 911; 1079 = 1371; 1089 = 1365; 1100 = 1327; 1101 = 1242; 1107 = 719; 1112 = 1130; 1129 = 1365; 1133/4 = 1373/4; 1158 = 370; 1191 = 429; 1197/8 = 1561/2; 1204 = 1086; 1211 = 1581; 1213 = 1567; 1215/6 = 1583/4; comp. aussi l'introduction, la fin, et surtout le passage 1047/68 = 917/39 exprimant les mêmes idées.

et les mêmes rimes consacrées se rencontrent ailleurs. Les deux poèmes ont cependant une si étonnante ressemblance de forme et de manière qu'il est difficile de les attribuer à deux auteurs différents<sup>1</sup>.

Comment l'auteur a-t-il eu connaissance de son sujet?

Nous ne connaissons aucun texte allemand ou néerlandais qui aurait pu fournir matière au poème. Il ne peut pas non plus remonter à la version anglaise du groupe Z. Il ne provient pas d'une fusion de la saga islandaise avec une version étrangère, car nous ne retrouvons aucun des traits qui accusent si nettement les retouches islandaises<sup>2</sup>. Encore faudrait-il que cette version étrangère fût du groupe Z, car le poème danois contient des passages qui sont en même temps inconnus au remaniement islandais et aux versions du groupe Y. La réunion des chevaliers avant la mort de l'empereur et notamment la dame qui se couche dans le lit de Percenober, à son insu, sont des thèmes qui n'appartiennent qu'au poème danois et au roman espagnol. Il n'y a eu qu'une seule source possible: l'ancienne traduction norvégienne.

M. Brandt, alléguant la confusion du récit, la forme et le nombre restreint de noms propres, est d'avis que le roman est parvenu en Danemark par la transmission orale. Que le roman ait été transmis de vive voix avant d'être «mis en rimes» en 1484, c'est-ce que nous avons déjà essayé de démontrer. Le poète n'a peut-être pas eu un manuscrit sous les yeux en écrivant ses vers. Mais la construction compliquée du récit nous défend d'en attribuer la provenance à la tradition populaire au sens propre du mot.

Le ms. de Stockholm renferme encore les trois chansons d'Eufemia, traduites de suédois en langue danoise. Les six romans rimés qui forment ce volume sont les seuls que le moyen âge nous ait laissés, et il est bien probable que leur nombre n'a jamais été très grand.

L'auteur du Percenober ne possède pas beaucoup d'imagination, et nous retrouvons précisément dans les chansons d'Eufemia nombre de passages et de phrases qui indiquent que le poète s'en est inspiré<sup>3</sup>. Ces

<sup>1</sup> Le troisième poème du volume, celui de Laurin, est pénétré d'un tout autre esprit, et ne saurait, malgré des points de ressemblance incontestables, provenir du même poète.

<sup>2</sup> v. 144 *meere an lîræ asen kwnde bære* ne rappelle que vaguement, et sans rien prouver, les locutions communes: *meira lausafé enn XX úlfaldar mætti bæra, fjóra úlfaldar klyfjæða* etc.

<sup>3</sup> Les exemples abondent; en voici quelques-uns:

Flores v. 2048 *The fore tha theden medh mygel æræ.*

Reine vert. v. 93, et Perc. v. 434 *then jwcker foor theden medh mygel æræ.*

Flores v. 415 *Ney, modher, mægh tûcker bedræ wæræ dôth,  
æn lewe lenger wed tûlligh nûd.*

chansons pourraient peut-être nous montrer le chemin par lequel a passé notre roman.

Nous savons qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, mais notamment vers le milieu du siècle suivant, des manuscrits islandais ou norvégiens furent importés en Suède. La question tant débattue de savoir si les chansons d'Eufemia ont été traduites directement ou du norvégien n'a pas beaucoup d'intérêt pour nous, puisqu'il est probable que la rédaction norvégienne, comme c'est le cas pour la légende de Barlaam, a été connue en Suède. Les chroniques de Charlemagne et de Didrik furent traduites de norvégien en suédois vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Les chansons d'Eufemia et la chronique de Charlemagne ont été, à leur tour, traduites en langue danoise<sup>1</sup>.

La traduction danoise de la Chronique de Charlemagne, faite avant 1480, montre que le manuscrit venu en Suède a donné un meilleur texte que celui des autres manuscrits isl.-norvégiens. Comme Percenober se base sur la vieille traduction norvégienne, il faut bien croire que, par un heureux hasard, un manuscrit contenant la rédaction ancienne a échappé au naufrage général. Est-il trop téméraire de penser qu'il a trouvé un asile en Suède et que de là, toujours suivant l'analogie de Charlemagne, le récit, par un intermédiaire quelconque, a trouvé le chemin du Danemark?

Quoiqu'il en soit, c'est l'ancienne traduction norvégienne qui est le point de départ du poème; peut-être pas cette traduction elle-même, mais une rédaction qui l'a suivie d'assez près, et qui a également donné naissance à la saga islandaise. Les traducteurs norvégiens pouvaient abrégé les romans, les priver de leurs ornements artistiques, sans toucher à la charpente. La substitution d'une pierre ou d'un anneau à la lanterne a cependant l'air d'être plutôt due à un remanieur qu'au traducteur lui-même. Nous croyons que c'est le poème danois qui a le mieux gardé ce trait nouveau. Nous n'avons pas besoin d'insister sur le rôle si important que joue l'anneau dans la mythologie et dans la littérature du moyen

Rein, vert. 791 } thy at hwn willæ tha [thy wil jech nw] heller dödh  
 Perc. v. 789 } æn lewe lenger wed töllig nöd.  
 Flores v. 2049 then fæmtte dag the kamme thæraæ,  
 Perc. v. 955 then fæmte dag kam [the] vndher jen skow.

<sup>1</sup> G. Storm, Sagnkredsene om Karl den Store og Didrik af Bern, passim; G. Storm, Hist. Tidsskrift 2<sup>e</sup> série, II p. 185—192; V. Gödel, Antiq. Tidsskrift XVI; Schück, Svensk litteraturhist. I, p. 109 et 194.

âge. Il suffit de rappeler que steinn prend très souvent l'acception de pierre précieuse, et que le karbunculus (dýsigull), dont l'existence est attestée par toute une série de sagas, est parfaitement à même de remplacer la chandelle de la lanterne. Il est instructif d'instituer encore une fois un parallèle entre la saga de Partalope et celle de Flovent (I 38 édition de Cederskiöld): fingr gvll þetta, — þar er i stein sa, er mikilar elskv er verðr; því at sa maðr er steinn þenna hefir a ser, honum ma eigi granða eittr ne svikræði eða ilzev kraptr<sup>1</sup>. De là à supprimer le mot d'anneau, il n'y a qu'un pas. Le rédacteur islandais a introduit le thème de l'enchantement, tandis que le poète danois a emprunté du poème de Laurin la particularité de faire tourner l'anneau:

Laurin v. 829-32  
 Here ær sa maðr, jech kan jeki see,  
 thet giðr meg i myt hierte wee.  
 Hwa gaff hanum jæn gwildering:  
 »þar i wende then stien om kring,  
 tha maa i giðrlig kienne,  
 hwæ thet ær skibed thaer jonec.

Perc. v. 677-8  
 och sawde: jech kan linna jeki see,  
 thet gjor meg mest i hærthet wee.  
 v. 680-92  
 Jech wil thik siwe jæn gulderingh,  
 i naar thw wendhe: then stien om kringh,  
 tha matte thu klarligh see thære,  
 hwæ dan qwinne hwa man warre.

L'ancienne saga norvégienne, source de la saga islandaise et du poème danois, a dû contenir tous les traits communs de ces deux versions, et, en général, les traits de chacune d'elles qui se retrouvent dans les autres versions du roman. La traduction a pu être assez fidèle, mais, comme c'est le plus souvent le cas, elle a fortement abrégé le récit original.

### Relations de la traduction norvégienne avec les autres versions du roman de Parténopeus.

Il est peu probable que la poésie française du moyen âge ait été importée directement en Norvège. Elle doit, dans la plupart des cas, avoir passé par l'Angleterre. Le peu qui nous reste du poème anglais du groupe Z, témoigne d'une relation particulière avec nos textes. Con-

<sup>1</sup> Conte de la Charrette v. 2348-51:

Avoit un anel an son doi		Qu'anchantemanz ne le pooit
Don la pierre tel force avoit		Tenir puis qu'il l'avoit vëue

sidérons quelques passages communs en laissant de côté tous ceux qui se retrouvent également en français et en espagnol.

Nous avons relevé p. 17 :

v. 31 In a twelue Monethe sche lerned more  
Thanne other Clerkys dede in yerys three<sup>1</sup>.

Ayant vu Pertinope, Melior retourne dans son pays :

v. 91. Thanne home ayen gan she to fare  
But noman ne wyste where she hadde bene.

v. 95. She thoughtte whit her enchaument  
To haue that worthy under wone.  
Afterward it fell upon a day  
Thee kyng on huntyng he wolde ryde . . .  
Pertinope wentte by his syde.

cf. p. 19 et S. 2<sup>13</sup> Treystir hon ok svo vel sinvm klerkdomi at hon matti hann lata fara, hvert er hon villdi (F leyna honumm sem hon villde) . . . 2<sup>20</sup> Sidan for hon aprt til Miklagardz ok gerdi sier þat i hvg at hon skyldi leyniliga med þessv mali fara ok fa hann þo allt at einv . . . . 3<sup>6</sup> Nv er fra þvi at segia at Hlôdvir, kongr i Franz hefir þat einn morgin til skemtunar at fara vt a skog ok veida dyr. Einn tima er hann reid vt, fylgdi honvm Partalopi, son hans V. aussi la leçon du poème danois, p. 19.

A la chasse, il n'y a qu'une seule bête.

v. 129 His hors his howndes to hym were brought.

Les chiens se retrouvent dans la saga, mais pas ailleurs.

M. Klockhoff relève la description du navire :

v. 135 Thee sayil to thee Mast top sone gan wynne . . .  
Bryght as gold thanne gane hit brenne  
W<sup>t</sup> stonys that weren Riche and stowte

v. 146 Thee schip was alle gooldly by goone  
As gold a bowte hit gleterede bryght  
And sette w<sup>t</sup> manye a Rialli stone.

<sup>1</sup> La ressemblance du passage espagnol ne semble pas très sûre: *cōplidos los tres años fue la mas lipia & la mas sabia de todas las mugeres d'l mūdo : que tāto le enseñaau la dueña sabia que mas sabia la niña quando cūplio los ocho años : que sabia fazer decader vna nuue . . . & cūplidos los diez años fizo el emperador . . . cortes*, cf. Crap. v. 4575 et suiv.

<sup>2</sup> La saga norvégienne a certainement été traduite du français, et non de l'anglais. Le nom de Barbarus en fournit peut-être une preuve. Barbarin (païen) n'apparaît pas dans la littérature anglaise avant 1382 (barbaryns, or hethene men, Wyclif; Barbary 1300; les autres dérivés ne comptent pas), et il est inadmissible qu'un Anglais se soit trompé sur le sens du mot français.

P. D. 165 Skibed, ther jech sawde frau,  
 thet seyel, som ther war appa  
 war wel beseyled medh guld  
 och sat med dyræ stiene fuld,

toven war all alik his skærte  
 och mange veder mon ther wane,  
 maaten war all guld his remæ,  
 hæn war och sat med dyræ stiene.

La soie, l'or et les pierres précieuses sont cependant des épithètes tellement communes que le trait ne prouve pas grand'chose.

Mélior n'est pas mentionnée pendant la traversée.

v. 166 His hors his howndys were taken him froo  
 And yit saw hee noon erthely man w<sup>t</sup> syght, V, p. 20.

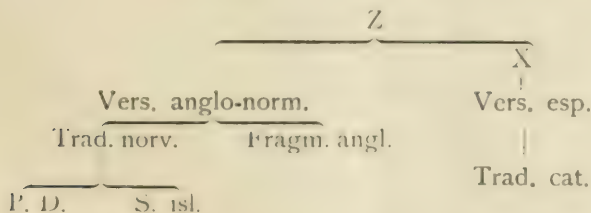
v. 219 His hertte to god hee lefte up Ryght  
 And made his prayeris w<sup>t</sup> good entente, V p. 22.

«Le vieux chevalier» du poème danois est appelé the Oolde dewk, mais le passage du tournoi est trop fragmentaire pour nous permettre de continuer la comparaison.

Cette parenté semble indiquer que l'original de la saga norvégienne et la «Romawce» invoquée par le fragment anglais v. 106 remontent à une source commune que nous devons chercher dans un texte anglo-normand.

La source commune de ces versions et l'original du roman espagnol se tiennent par le commencement du récit et plusieurs traits que nous venons de signaler. La rédaction première du groupe Z, écrite en français, est perdue.

#### Résumé du groupe Z.



### La version primitive du roman.

Considérons d'abord la fin du roman, si diversement traitée dans les différentes versions.

I. Le ms. de l'Arsenal. Le texte, jusqu'au vers 8936 conforme à celui des autres manuscrits, s'arrête au milieu des combats de la deuxième journée du tournoi. Après une lacune d'environ 1280 vers, le texte reprend vers la fin du discours d'Ernoul. Le soudan et Parténopeus sont désarmés; le comte s'étant nommé, Corsout le proclame vainqueur du tournoi. Le soudan furieux défie son rival. Le combat singulier finit par la mort du roi païen, et le récit s'arrête au beau milieu des triples nocés.

II. L'autre famille de mss. français<sup>1</sup>, à laquelle se joignent les versions allemande, néerlandaise et anglaise du groupe Y. Continuant le récit (interrompu par la lacune du ms. de l'Ars.) ces manuscrits contiennent la fin de la deuxième journée du tournoi, les combats de la dernière journée et la mort d'Armant, le voyage à Tenedon (qui occupe huit lignes seulement), la délibération des juges. Le roi Anfors, »qui a pris des renseignements« sur les combattants, en énumère les plus vaillants. Ernoul prononce son discours (qui diffère sensiblement de celui du ms. de l'Ars.). Le texte continue ensuite à peu près = Crap. 8997—9160, mais la scène du désarmement de Parténopeus diverge. Gaudin le désarme en pleurant. Vient une longue description du costume de Parténopeus et de sa beauté. Le peuple l'acclame, et les rois déclarent qu'Ernoul a raison. Mélior, dissimulant sa joie, dit qu'elle aurait préféré le soudan, mais qu'elle fera néanmoins la volonté des juges<sup>2</sup>. Le soudan part, jurant de revenir prendre sa vengeance. Mélior et Parténopeus »font nocés riches«. Le roi de France y reconnaît son cher ami. Le poète, se dispensant de »faire conte« de la splendeur des nocés, leur consacre 50 lignes seulement.

C'est maintenant que commence, dans la classe II, la suite du roman:

Or est la cort tote partie,	Ainz le fait cele que j'aim si
Et Partonopeus ra s'anie . . .	Que tot m'estuet entendre a li.
Et j'en cest aise le vos lais,	Cest livre ai fait tot en joiant,
Non por ce que n'en sache mais,	Or en faz fin tot en plorant,

<sup>1</sup> Nous laissons naturellement de côté les deux fragments.

<sup>2</sup> Nous voyons clairement à quelle famille appartient la version anglaise:

Myne owne Choyse ye have put me froo  
[My] wyll was to have hadde ye Soudan  
[Ye h]aue geve me to another man.



Cette suite est visiblement l'œuvre d'un continuateur<sup>1</sup>. Nous n'avons pas à nous en occuper ici. Le ms. de Tours, allant plus loin que les autres, donne une espèce de fin au roman: Le soudan, ayant en vain imploré Mélior de lui accorder son amour, passe les mers,

Partenopeus maine grant joie,  
Avec lui Melior la bloie.

M. Robert n'a pas comblé la lacune du ms. de l'Ars. à l'aide des autres manuscrits. «Ces vers, dit-il, s'éloignent trop du cadre du premier auteur, et, avouons-le, du bon sens, pour remplacer ceux qui manquent».

Je ne crois pas que M. Robert ait eu raison. Le soudan se montre, dans ces vers, un adversaire digne de Parténopeus; Gaudin est même obligé d'encourager son ami. Le combat fini, Parténopeus «s'en va morne et pensif, persuadé qu'il a perdu son amie». La victoire est indécise.

Le roman espagnol nous montre le soudan inférieur au comte, mais incapable de trahison, et Parténopeus se dit, à la fin du combat, que el soldā lleuaua lo mejor. Le fragm. anglais reproduit presque textuellement les paroles que Gaudin adresse à son ami, le matin de la troisième journée:

In thee morwe whanne they aRoos  
Thee knyght toke his armys him tille  
Pertinope seyde hee wery was  
And gaudyn seyde for shame be still.  
But thou bee dowghtty now this day

All is nowt worht as thou weelle woost  
Bere thee weelle now in thys turnay  
Ore ellys thy longe travaile is lost . . .<sup>2</sup>  
The sowdan thenkyht to have that may . . .  
Loke now that thow bee dowghtty in dede etc.

On s'étonne notamment que les juges connaissent déjà Parténopeus, qui a pourtant voulu garder son incognito, «enquis en ai» dit le roi Anfors. Mais le ms. de l'Ars. a dû avoir recours au même procédé peu ingénieux; car Ernoul, dans son discours, nomme, à plusieurs reprises, Parténopeus par son nom. Le même trait reparait en esp.<sup>3</sup>

Est-ce que la fin particulière du ms. de l'Ars. contient le dénouement primitif du poème?

Des raisons littéraires nous empêchent de le croire.

<sup>1</sup> Les vers alexandrins, les nouvelles matières (l'histoire d'Anselet et du chien Noon), les nouveaux personnages (Artus etc.), enfin le caractère entier du récit. Urraque et Persevis sont disparues de la scène. Une étude sur la suite du Part. et la vers. néérl. par M. Sneyders de Vogel paraîtra dans un prochain numéro de la Revue des langues romanes.

<sup>2</sup> Quanqu'aves fait est nule chose, Se ne faites bien la parclose.

<sup>3</sup> el rey corsol fuesse para el cōde & pregūtōle de su faziēda : y el cōde le dixo quiē era & como le llamauā etc.; el rey Corsol dixo que venia de grā linaje de reyes & que era cōde d'bles & que le llamauā partenopēus.

Nous ignorons, malgré la promesse du poète, ce qu'est devenu Anselet (voir v. 5731—34). Nous ne comprenons pas non plus la mention préalable de Beatris et des fils d'Ernoul (v. 1741—52), qui jouent peu de rôle dans la première partie du roman<sup>1</sup>. Le poète nous présente Persevis de deux façons différentes:

v. 6210  
Fille est de roi et de roïne,  
De grant noblece et de haut lin,  
Cosine Urrake od le cuer fin,  
Et fille le roi de Milète.

v. 10216:  
Se jo ne sui fille de roi,  
Si sui-je fille à rice conte.

Remarquons aussi l'absence des parties lyriques.

Au point de vue de la langue, cette fin particulière du ms. de l'Ars. ne semble pas différer beaucoup de la partie du poème commune à tous les manuscrits<sup>2</sup>.

Il n'est que naturel que les traits phonétiques et morphologiques de la première partie ne se trouvent pas tous représentés dans la seconde beaucoup plus brève. Il est plus intéressant d'observer que vice versa

<sup>1</sup> Comme ces passages ne s'expliquent que par la suite du roman, il faut y voir des interpolations, ou croire que le premier auteur a laissé son poème inachevé.

<sup>2</sup> M. M. Gröber, Förster et, paraît-il, également M. Tobler (Vrai Aniel p. XXV) sont d'avis que le poème est picard. Plusieurs traits signalés par M. Förster ne sont pourtant pas sûrs, et j'avoue que pour moi la question reste en suspens, tant qu'on n'aura pas, à l'aide des autres manuscrits, précisé la part qui revient au scribe picard du ms. de l'Ars. Aussi nous bornerons-nous à indiquer brièvement quelques traits qui, à en juger par l'édition de M. Robert, sont communs aux deux parties du poème: en et an riment séparément, il n'y a guère que talent qui varie; ëu, nient; Melior: or (aurum), color: jor. C'est peut-être l'effet du hasard que la fin du ms. n'offre aucun exemple des rimes fréquentes jusque-là sols (solus): contralios: dols (dulcis): tos (tottus). A moins de contester à blois la valeur de oi, il n'y a pas, à la fin, de confusion des trois oi, et, si l'on accepte pour bois la diphtongue oi, il paraît que le corps du poème ne les confond pas non plus (armoire v. 6693 est une faute pour arvoire); voie au v. 143, rimant avec Troie, ne donne pas beaucoup de sens, il faut très probablement remplacer voie par joie, cf. v. 193, 235; il n'y a guère que endroit: connoist v. 5379 (ms. St. Germ.) qui fasse réellement difficulté. Si cette leçon est la bonne, il s'ensuit que s s'est déjà amuïe devant les explosives sourdes. Il paraît qu'au lieu de confondre ei et oi le poète tend plutôt à faire passer ei à ai > e, par exemple Albigois: mais: après, dois: palois: ades, ce qui nous fait entrer dans le domaine normand ou de l'ouest. La rime v. 10331 chieves: mes (magis) n'offre pas un point d'appui assez solide pour attribuer avec assurance ce trait à la fin du poème. La diphtongue ie ne passe pas à e. L s'est vocalisée; cevals: beaux; ils aboutit à is, et non pas à ius, comme le veut M. Förster, témoin les rimes fréquentes dans le corps du poème fils: petis etc., gentis: maris, soutis: Persewis (je ne crois pas qu'il faille partir de soutif), à la fin soltis: Fenis v. 10338; les formes sorcius: segnorius v. 4869 et ostius: fuisius v. 5067 sont dues au copiste. Nous pouvons peut-être encore revendiquer comme un trait commun z (ts) = s. Les féminins qui ne se terminent pas par un e présentent, dans plusieurs exemples, une s au nominatif singulier; la déclinaison masculine reste debout, à peu d'exceptions près; el = ele. Il y a encore quelques exemples fort rares de la terminaison oiz = ez.

des traits qui figurent à la fin ne sont pas familiers à la partie précédente. C'est ainsi que nous enregistrons v. 9169 place : sace, v. 10781 France : mance, rimes que nous trouvons surtout, bien que non exclusivement, en picard; quatre exemples des pronoms picards *no* = *notre* etc., assurés par la mesure du vers (je n'en ai noté que deux dans le corps du poème)<sup>1</sup>; *esleus* à côté de *eslis*; *Urracle* : *miracle* (v. 10013, 10373).

Mais ce qui nous donne la certitude que nous avons affaire à un continuateur, c'est le traitement nouveau du nom *Partonopeus* qui, au cas régime, ne connaît que la forme du nominatif avec *s*<sup>2</sup>.

L'accord du roman espagnol avec la classe II du groupe Y a indiqué que le double mariage est également une modification postérieure, et que le poème original n'en a connu qu'un seul.

Le désarmement de *Parténopeus* est longuement décrit par la classe II. Nous y relevons le passage suivant<sup>3</sup>:

Li cous est auques camoissies,		I perent un petit li merc,
La ou des mailles fu tochies . . .		Et li font el col la beaute
Fors que de vestir son hauberc		De blanc ivoire reonc.

Mais voici que le roman espagnol exprime la même pensée:

Luego el còde mado a gaudin que selo (le heaume) quitasse:  
& desque selo ouierò quitado tenia el conde el camison mas negro que la pez del orin delas armas / & blanqueauale la cabeça y el pescueço como la nieue.

Nous voyons que le groupe Z se range du côté de la classe II de Y.

La distinction des deux groupes est intimement liée à la question de la généalogie des rois de France (Crap. v. 135—498). Dans le cas où la généalogie a existé dans l'original, il semble logique que la première scène se joue en France. Le poète, évitant de couper inutilement l'unité de l'action, fait donner plus tard par la bouche de Mélior l'explication des événements précédents et de l'éducation de l'héroïne. L'effet dramatique est bien autre. Si la généalogie était tout simplement supprimée, la première scène, commençant par la chasse, aurait été trop brève; il lui aurait manqué l'introduction nécessaire pour nous initier

<sup>1</sup> v. 9717 *plausie*; *clue* semble être en contradiction avec le développement *iata* > *ie* que nous constatons dans quelques rimes de la première partie, mais il faut remarquer que même là il y a alternance avec les formes ordinaires en *iée*.

<sup>2</sup> *eu*: v. 2034, 2949, 3432, 4345, 5595, 6205, 6913;

*eus*: v. 9211, 9347, 9421, 9979, 10132, 10178.

<sup>3</sup> cité d'après l'édition de M. v. Berkum, p. LXV.

aux événements qui vont suivre. La description de Mélior et de son milieu s'imposait<sup>1</sup>.

A quel groupe faut-il accorder la priorité?

Nous ne prétendons pas résoudre la question d'une façon définitive, de nouvelles découvertes pourront y jeter un nouveau jour.

La date des différentes traductions ne permet de rien préciser, et celle du poème français, d'ailleurs peu certaine, ne saurait nous renseigner davantage<sup>2</sup>.

Nous avons déjà signalé certains traits qui militent en faveur de la priorité du groupe Z, la musique dans le palais enchanté (Apulée) et la dame qui se couche dans le lit du héros. Mentionnons, sans faire une excursion inutile au Gange, que le conte picard de la Biche blanche contient quelque chose de semblable<sup>3</sup>. Psyché laisse tomber stillam fermentis olei, Partinuples l'imité: cayole vna gota de cera enlos pechos, ce qui rappelle encore deux contes catalans, rattachés au même cycle, Joan de l'Os: »li'n caigué una gota de cera en los pits d'ella«, Lo Fill del Pescador: »li caigué una gota de cera al pit de la donzella«<sup>4</sup>. Mais

<sup>1</sup> Konrad, supprimant les allusions à la race troyenne, a eu soin d'inventer lui-même une introduction convenable.

<sup>2</sup> M. v. Look fait reculer le poème avant le milieu du XII<sup>e</sup> siècle; M. Kawczynski le place à l'année 1153. M. Förster a cependant relevé un certain nombre d'emprunts que l'auteur du Part, a dû faire à Chrétien (Ajoutons-y Chev. au lion v. 2136-42: la dame fait semblant de céder au conseil de ces chevaliers). M. Gröber trouve dans le roman de Florimont des traces de Part, qu'il place, en conséquence, avant 1188. M. G. Paris indique seulement le dernier tiers du XII<sup>e</sup> siècle. M. v. Berkum attribue le poème au commencement du siècle suivant. Il voit dans la mention v. 7195 du roi de Pouille et de Sicile qui combat sous les enseignes de l'empereur d'Allemagne la preuve que le poème n'a pu être composé avant 1194. Le passage me paraît s'appliquer plutôt à une date antérieure, car Henri VI, couronné en 1194 roi de Sicile, n'est pas le vassal de l'empereur, c'est l'empereur lui-même. »La teste armée« v. 7401 ne permet pas à Mélior de reconnaître son ancien amant, et le heaume qui cache entièrement la figure ne fût, selon M. Demay, introduit qu'après 1190. Nous voyons cependant que les deux excellents amis Yvain et Gauvain se battent jusqu'à la tombée de la nuit, sans se reconnaître (Chev. au lion). M. v. Berkum remarque enfin à propos des »croupières et collières« v. 2985, 6785 et ailleurs: De dekkleden uit twee stukken bestaande komen volgens Demay het eerst voor in 1217. Les sceaux reproduits par M. Demay ne me paraissent pas très convaincants (cf. aussi le compte rendu de M. G. Paris Rom. XXVI). Ainsi, tandis que la croupière est déjà mentionnée par Chrétien (Perceval v. 6501) et par Wace (Rou I v. 3924), elle n'est figurée sur aucun type équestre. Ce qu'il y a cependant de certain, c'est que les chevaux étaient déjà complètement couverts de la housse, tantôt en draperie, tantôt en fer, V. les vers 2972, 3061, 3141, 6882, 7711, 7781 (et 9641). Comme cette couverture n'apparaît sur les sceaux qu'au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, il y a, en tout cas, présomption que la date du poème n'en est pas très éloignée, mettons les dernières années du XII<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> Elle se couche dans le lit du prince, auquel la cordonnère a donné de l'opium dans le vin (esp. veleño en el vino). Nous retrouvons le même trait dans le conte norvégien: Østenfor sol og vestenfor maane (Asbjørnsen).

<sup>4</sup> Lo Rondollayre, F. Maspons y Labrós, Barcelone 1871.

ce trait, qui est contredit par les versions scandinaves, est clairement une innovation. Les deux premiers méritent plus d'attention, mais ils ne sont pas décisifs; appartenant à des récits analogues, ils ont pu venir de bonne heure s'introduire dans le roman de Parténopeus.

Un double lien rattache le groupe Y à la souche classique: Le nom du héros emprunté au roman de Thèbes, et la descendance troyenne des rois de France, pour laquelle le poète, tout en se donnant de grandes libertés, a surtout puisé dans un continuateur de Frédégaire et dans Darès<sup>1</sup>.

Y a-t-il, dans Z, des traces de la généalogie des rois de France?

Le roman espagnol nous fait seulement savoir que Partinuples est le neveu du roi de France; les messagers, de retour à Chef-d'Oire, racontent que «viene de los Godos». Nous y voyons pourtant reparaître l'île de Tenedon<sup>2</sup> qui est une vieille connaissance classique (Virgile, Darès, roman de Troie).

La saga nous fournit Hlodvir (Clovis), qui cependant figure dans plusieurs sagas; Markhauld est bien douteux.

Le fragment anglais offre un passage très intéressant v. 253—6:

Thow art comen of thee genteleste blood  
That in this world men knewen here byfore  
Of thee king of Frawnce fayr and good  
And and also of thee kyende of sire Ectore.

Voici les lignes correspondantes du poème franc., Crap. v. 1501—3:

Car vos estes del sanc Hector,  
Qui ainc n'ama argent ne or,  
Ne rien fors seul cevalerie.

Si fréquente que soit dans la poésie du moyen âge la mention d'Hector, elle prend ici une signification toute particulière, et vu dans son ensemble ce trait n'a guère de raison d'être sans supposer la mise en scène du groupe Y.

On s'explique que Y soit une amplification d'un poème plus ancien, et que le rédacteur ait introduit Gaudin pour avoir la faculté de revenir plus tard aux aventures d'Anselet, mais on ne comprend pas que ce

<sup>1</sup> Il ne suit pas en tout point le Liber Historiæ, mais la succession des rois et plusieurs détails sont les mêmes (...acciperunt consilium ut regem sibi unum constituerent, sicut ceteræ gentes [Marchomiris quoque eis dedit hoc consilium] et elegerunt Faramundo, ipsius filio . . . Tunc habere et leges coeperunt = v. 403—9, Ab ipso Mero-vecho rege utile reges Francorum Merovingi sunt appellati = v. 436—7).

Il est bien clair que Darès, et non le roman de Troie, a fourni le fond de la guerre troyenne; mais l'auteur a dû connaître ce poème (cf. l'introduction générale, la division du monde), et peut-être d'autres sources que nous ne saurions étudier ici.

<sup>2</sup> Tenedon est dans Y la résidence d'Armant, ici celle d'Urraque.

poème plus ancien soit représenté par Z, puisque le groupe Z opère exactement sur les mêmes données, distinguant Anselet de Gaudin.

Nous avons déjà fait remarquer comment le contexte du poème français a pu créer le nom de Barbarus.

Il y a plus. Le fragm. angl. mentionne une fois »Urake«, mais le roman espagnol emploie la forme francisée »Uracle«, de laquelle il y a lieu de rapprocher l'»Urakia« de la saga. Uracle est donc propre à Z. C'est cette forme qui revient dans P, F, T, tandis que les autres mss. présentent la forme originale Urraque<sup>1</sup>. Nous sommes, par conséquent, autorisés à soupçonner un certain rapport entre P, F, T et le groupe Z.

Le sire de Tenedon porte, dans les mss. de l'Ars., de Berne, de Tours, et souvent dans celui de St Germ., le nom d'Armans (nom.), tandis que les autres mss. l'appellent, presque exclusivement, Hermans (Hermanz). Le v. 7665 exige pour tous les mss. un nom qui se prononce sans *h* (V. Pfeiffer p. 64): la femme hermant leua uoir (F). Veoir (ou veir) comptant pour deux syllabes, l'élosion de l'*e* final de femme est de rigueur. On pourra peut-être en inférer que Hermans est une forme secondaire. C'est ce nom qui a passé dans Z, esp. Herman.

Un passage du poème danois nous a déjà été utile pour établir le rapport de l'ancienne saga et du fragm. angl. cf. p. 46. Ces lignes méritent bien d'être reproduites textuellement:

P. D. v. 25. I try ar mwn hwn ther weræ,  
 nam alle the konster the hæfde theræ.  
 Ther alle try aar for gongen ware,  
 tha lod han bod effter hinne faræ.

Fragm. angl. In a twelue Monethe sche lerned more  
 v. 31 Thanne other Clerkys dede in yerys three.

Nous lisons dans le ms. de l'Ars. v. 4578:  
 [Maistres oi de grant essient]  
 Par foies bien plus d'un cent,

<sup>1</sup> Exception faite toutefois des deux rimes mentionnées dans la fin particulière du ms. de l'Ars. Konrad qui, selon M. v. Look s'est servi d'un ms. de la classe de P se range du même côté par la forme Irekel. La version néerlandaise se rapproche, selon M. v. Berkum, du ms. de St. Germ. Le poème anglais (Y) n'a pas été exactement classé.

Partinuples (esp.), Pertinope (angl.), Percenober (dan.) ont probablement pour point de départ Parténopeus et non Partonopeus. C'est cette forme qui est peut-être la bonne que nous trouvons dans P et T (les abréviations de F ne permettent de rien voir). Il paraît que le ms. Ashb. connaît les deux formes V, v. 7931 (Pfeiffer).

et dans les mss. de Berne, St. Germ., Ashb.

Par foies plus de . CC. .<sup>1</sup>

Mais voici P qui varie:

[Maistres oi de grant escienz]

Et fui o als plus de dos anz.

La rime prouve surabondamment que la leçon de P est fautive<sup>2</sup>, et la concordance du poème danois et du fragm. angl. semble indiquer que la même faute revient dans Z<sup>3</sup>.

Citons encore les vers 5912—17 (V. Pfeiffer nr. 26)

ms. de l'Ars, etc.

Car lalons ore tuit siuant,

Et ma dame soit seule ici,

Tant que nos repairons a li.

Dame, fait il, ne vos anuit.

Atant siuent le sanc trestuit.

P.

«Car lalons ore ades siuant,

Savoir sel porriens trover,»

La pucele les let aler:

Sole remaint, quel lo vielt si

Por un sospir quele a oï.

Rom. esp. Señora quedad vos aqui que yo y estos marineros yremos porel cauallo porque vos no vays tãto trabajada y que no ouiesse miedo ningũo de ningũa alimaña que todas estauã encatadas. Alli dixo que le plazia de quedar & que fuessen en ora buena.

Le résultat de cette enquête est directement contraire à la théorie de M. Kölbing:

Nous avons essayé de démontrer que

1° *La rédaction Z est un remaniement du groupe Y.*

2° *Z a pour base un manuscrit français de la famille P.*

Est-ce que le roman a subi cette détérioration avant d'être allongé, ou le rédacteur de Z a-t-il supprimé une suite qui, à bon droit, lui a paru superflue ou mauvaise?

Je ne crois pas qu'il soit possible de répondre à cette question peu intéressante. Mais il me semble qu'ayant supprimé l'introduction du poème, le nouveau rédacteur n'aurait pas dû se gêner pour en supprimer la fin.

<sup>1</sup> cité d'après l'étude de M. Pfeiffer, p. 36, cf. les notes ajoutées en appendice par M. Stengel. La leçon de T n'y est pas indiquée.

<sup>2</sup> Konrad n'appuie pas P, il dit v. 8080: Die besten meister, die man vant, die wurden mir gewonnen; et le poème anglais v. 3208 An hundereth maystres I had and moo.

<sup>3</sup> La leçon de P, ms. du XIV<sup>e</sup> siècle. (Crap. p. 16) ne saurait, par conséquent, être attribuée à la négligence du scribe (Pfeiffer p. 7), mais doit remonter plus haut.











